

N E W . R O S E NEWS



. CHARLES DE GOAL
. TAV FALCO
. ELLIOT MURPHY
. PIANOSAURUS
. CHRIS SPEDDING
. SKY SAXON
. SONICS
. GILLES TANDY
. VALENTINO
. VIRGIN PRUNES
. WARUM JOE
. NEWS.

YACQIRE MIMAG

Tout d'abord, merci pour l'innombrable courrier que vous nous avez envoyé après la parution du NEW ROSE NEWS n°1. Nous nous demandions si et comment vous réagiriez; tous nos espoirs ont été dépassés.

Le n°2 s'est fait un peu attendre, la rentrée ayant été plutôt animée, comme vous pourrez le constater à l'intérieur du journal.

Dans l'édito du n°1, nous vous parlions des difficultés des labels indépendants français. Elles n'ont pas miraculeusement disparu, mais quelques signes encourageant font renaître l'optimisme.

Pendant que les multinationales traversent une crise sans précédent, voient leurs ventes s'effondrer et sont obligées de fusionner pour limiter leurs pertes, les indépendants sont plus actifs que jamais.

New Rose, Bondage, Closer, Garage, Gougnaf, GMG, Madrigal ont déversé un flot de nouveautés depuis quelques mois, et les disquaires, grâce à votre pression, commencent à réaliser qu'il se passe vraiment quelque chose.

Le rock français, que l'on croyait moribond, commence enfin à occuper la place qu'il mérite. Les Béruriers Noirs, vous le savez, ont servi de détonateur en attirant des foules énormes à tous leurs concerts, et en réalisant des scores étonnants avec leurs disques, mais ce qui est formidable, c'est que toute la scène française suit : Ludwig Von 88, Parabellum, OTH, Les Vierges, Charles de Goal, Jad Mio, Baroque Bordello, Bonapartes, Les Thugs, Gilles Tandy, Fixed Up, Les



SIRENS OF THE 7th AVENUE

Valentino, Les Garçons Bouchers, Les Hot Pants, et beaucoup d'autres, sortent du ghetto dans lequel l'indifférence des médias les maintenait (ils commencent à réaliser enfin !) grâce au soutien que vous leur avez apporté.

Nous abordons donc l'année 87 avec un optimisme inaltérable et un programme chargé, dont vous lirez les détails plus loin.

Pour nous, l'un des événements de cette rentrée, est la parution de notre 100ème album, le ROSE 100; les chiffres ne veulent rien dire mais quand même, 100 albums, c'est une étape importante dans la vie d'un label. Lorsque nous avons démarré, il y a plus de 6 ans, nous étions loin de nous douter que nous y arriverions un jour. Pour le fêter, nous voulions faire

quelque chose de spécial, auquel seraient associés tous les artistes et groupes du label. Refaire une compilation, cela manquait d'originalité, nous en avions déjà sortis quatre, et un cinquième n'apporterait pas grand chose de plus.

Alors nous nous sommes souvenus que dans nos conversations avec nos groupes, ils nous demandent toujours de leur envoyer des disques d'autres groupes du label qu'ils connaissent, et surtout admirent.

C'est de là qu'est née l'idée de "Play New Rose for me" : faire un disque où chaque artiste New Rose reprendrait un morceau d'un autre artiste New Rose.

Nous avons soumis l'idée à tous nos groupes, en espérant obtenir

suffisamment d'accords pour faire un album simple. Quelle erreur ! 26 d'entre eux, c'est-à-dire la quasi-totalité, ont immédiatement dit oui.

La réalisation de ce disque a été vraiment fantastique; beaucoup de travail, car coordonner l'enregistrement de 26 morceaux aux 4 coins du monde n'est pas toujours simple mais quand les bandes ont commencé à arriver, quel plaisir ! Nous espérons que vous le partagerez. Rendez vous dans quelques mois pour NEW ROSE n°3.

Patrick
MATHE
Louis
THEVENON

S O M M A I R E

• couverture: gavin friday - virgin prunes.....	1	(gilles tandy suite).....	11
• edito.....	2	• chris speeding.....	12
• news.....	3	• tav falco.....	13
• warum joe.....	4	• bondage records - news.....	14
• sky saxon.....	5	• charles de goal.....	15
• virgin prunes.....	6	• elliot murphy.....	16
.....	7	• les valentino.....	17
• news.....	8	• sonics.....	18
• garage records.....	9	• news.....	19
• gilles tandy.....	10	• play new rose for me.....	20

Bruxelles, sous la pluie, près de la gare du Midi. Comme un carreau sale où reluit toujours la bonne vieille tête de Tintin reporter. Depuis trois ans, dans les eaux de ce quartier légendaire, le label PLAY IT AGAIN SAM distille à travers le monde des disques d'artistes de tous bords et de tous horizons.

Vedettes de la journée d'automne, les délicieux Legendary Pink Dots, emmenés par le chanteur-prophète Edward Kaspel. Après le maxi "Curious Guy", la perle de l'underground soft britannique sort un album au titre évocateur : "Island of Jewels". Intrigant et fantastique. Tout comme le mini-LP de The Tear Garden, collaboration entre Kaspel et le canadien Cevin Key, membre du groupe Skinny Puppy dont le troisième album ("Mind : T.P.I.") contient de solides doses d'électronique délirante. Côté belge, il faut savoir s'accrocher. En cause, "Underground", le dernier maxi de Grumb... Un bombe, une honte, un objet de culte en passe de choquer l'Europe entière. Moins de scandale mais la même rage électronique; guitare en avant, voici The Neon Judgement. Groupe-culte du plat pays, chéri de la presse anglaise, cette machine à danser rock vient de produire son plus étincelant brûlot ("Awful Day" maxi). Enfin, enfin, il y a la pop intelligente et fraîche de Dole. Leur imagination mélodique est grande, leur pouvoir de séduction aussi. Pour ces six garnements, trop petit le royaume. Et la France ? Elle est bien là, là-haut dans le Nord, dans la poésie déjà familière de Trisomie 21. Mouvance New Order ? Bien plus : Trisomie 21 aime l'aventure. Et le dernier maxi, "Joh's Burq" va vraiment très loin...

Un nouveau label de rock est né dans l'Est de la France : Arela Records - 1ère sortie, un album présentant 2 groupes : l'intrépide Steve Hooker & the Shakers, compagnons de pub de Wilko Johnson et des Hot Rods ainsi que les nanocéans The Cobras, héritiers des Shadows. Guettez les prochaines productions.

Depuis 3 semaines Dramarama est n°1 de toutes les FM de Los Angeles. Résultat : leur LP "Cinema Vérité", qui n'est pas sorti aux States, se vend par milliers, et les major companies (CBS, RCA) se battent pour les signer. "Cinema Vérité" est sorti en compact en novembre.

Incrovable mais vrai ! The Count qui depuis 10 ans essaie vainement de sortir un album aux Etats Unis va sortir son prochain LP, "New Changes", en Espagne ! Olé !

Le duo canadien Psyche, après leur succès en première partie de Suicide à Paris est rentré en studio pour l'enregistrement de leur nouvel LP qui devrait sortir avant la fin de l'année.

Deux albums de Beruriers Noirs (Concerto & Macadam) classés dans les 10 meilleures ventes de nuggets dans France-Soir Magazine. Concerto pour détraqués a dépassé les 20 000 exemplaires. Le nouveau 45 t. des Bérus prévus avant la fin de l'année est certainement le disque français le plus attendu depuis longtemps.

Le Disque des Radios Libres, Paris, Volume 1. Il s'agit du premier disque entièrement consacré à une histoire des premières stations F.M., de 1977 à la fin de l'année 1981. Richard Adaridi et Christophe Bourseiller ont enregistré toutes les radios libres, depuis leur naissance, compilant un album de documents sonores provenant d'environ 200 stations différentes. Le disque est sorti sur un nouveau label, entièrement consacré à la communication : BROUILLAGE RECORDS. Pour tous contacts : Brouillage Records, Editions T2 85, 15 rue de Miromesnil, 75008 PARIS. Christophe Bourseiller : 45.45.44.66 Richard Adaridi : 43.35.21.90

Jim Dickinson, producteur légendaire (Cramps, Alex Chilton, Ry Cooder, True Believers, le prochain Green on Red...), et claviers sur plusieurs LPs, enregistre le 1er album de son groupe : "Mud Boy and the Neutrons" aux studios Sam Phillips à Memphis.

Sky Saxon et Alex Chilton ont donné un concert ensemble au Lingerie Club à L.A.

Les Slickee Boys viennent de fêter leur dixième anniversaire à Washington. Leur nouvel album sortira début 87. Kim Kane, le moustachu aux yeux bridés termine le mixage du nouvel album d'Afrika Korps, qui n'avaient rien fait depuis 1977 !

Compilation du groupe hard core mythique américain : Youth Brigade sur 77KK RECORDS.

Les Fugs enregistrent leur premier opéra "Star Peace", qu'ils ont créé en Norvège cet été. D'authentiques chanteurs d'opéra y participent.

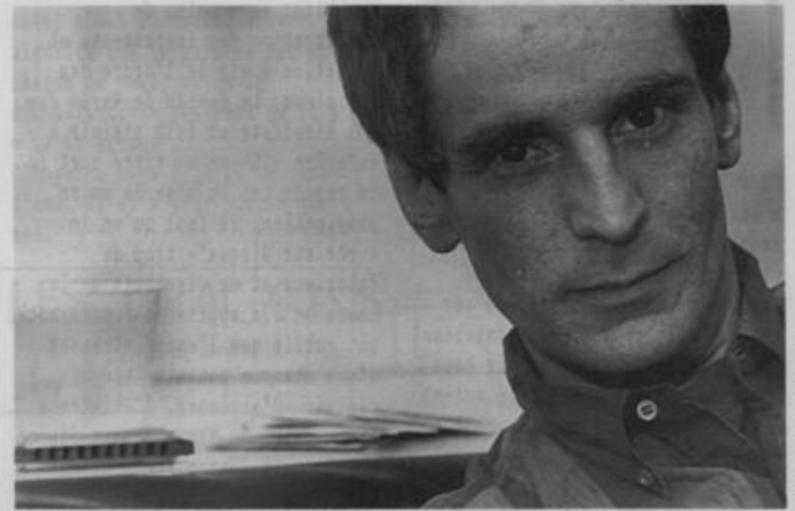
Le nouveau label ALL OR NOTHING démarre très fort; au programme : Los Carayos et les Hot Pants.

Alex Chilton vient de produire le premier album d'un groupe d'ukulele génial, Carnaig de Forest. Nous en reparlerons début 87.

John Felice, qui était resté silencieux depuis la séparation des Real Kids, prépare son comeback avec Billy Borgioli, le premier guitariste des Real Kids. Les démos des nouveaux morceaux sont fabuleuses. Attendez vous à un album au printemps prochain.



PSYCHE



ALEX CHILTON



DRAMARAMA



THE COUNT

POURQUOI WARUM JOE

Warum Joe, groupe historique (un groupe qui six ans d'existence et cinquante titres pressés est obligatoirement un groupe historique). Warum Joe est un pur produit de ce qu'a pu être la



des hits; sous peine de confiscation des instruments et radiation à vie de l'ordre des musiciens. La devise de Warum Joe est simpliste et fait plaisir à entendre - "Quand un titre sort de la répétition ou même de notre imagination, il faut qu'on le sorte sur disque" - trop de laborieux et de végétateurs de la chose qu'ils appellent encore rock ont oublié que l'enregistrement d'une chanson pouvait être un plaisir. D'ailleurs, l'existence et le futur de Warum Joe ne dépend que de cela "Warum Joe", disent-ils, "existera tant que l'on aura le matériel et les moyens d'enregistrer... les concerts, on ne peut pas dire qu'ils soient notre motivation principale; on aime vraiment en donner mais on ne cherche pas vraiment à en faire".

"punk way of life" à Paris en 1978/79, (bien que le mot pur colle assez mal au terme punk), après-midi de bière et de glandes aux Halles, toutes ces sortes de clichés et de tue-l'ennui obligatoires à l'époque; certains ne s'en sont jamais remis, d'autres ont acheté des guitares. Warum Joe (qui s'est d'abord appelé Action Joe) a préféré la solution du bruit que l'on fait dans une cave et des paroles que l'on écrit en se levant tous les matins du pied gauche; la haine qui dérangeait les passants, dérange maintenant les voisins... c'est l'histoire de tous vos groupes favoris. La différence avec les Pistols de votre quartier, c'est que Warum Joe, ainsi baptisé, a eu tout de suite de la chance, enregistrant très

vite (et vite) un premier maxi; entrée en matière évidemment violente et sans retenues, hargne qui est la principale raison de votre premier disque, des paroles moins calculées que celles du soi-disant chanteur de la rage adolescente de l'époque (ce bon-Bonvoisin, il est maintenant moins connu que Warum Joe) et l'originalité qu'ils revendiquent toujours avec fierté : les Warum Joe jouent bien trop vite pour s'encombrer d'un batteur idiot; Warum Joe, c'est quelques furieux enrichis d'une boîte à rythmes. Ils imposent dès leur premier 45 t., un son et une idée; jamais plus ils ne vont en démoder mais toujours ils vont mordre. "Tansen", "Le goût...", "Toccare la Verita" autant de plastiquages sur plastique, autant de coups de griffes (qui est leur griffe), tout un parcours de combattants sur vinyl fait sans peur et sans reproche; leurs disques sont toujours un assemblage réussi de petits morceaux nerveux et piquants, à la manière du premier album de Wire qu'ils vénèrent. Mais leur boucan se fait toujours sans cancans; quittant rarement leurs banlieues, restant assez imperméables aux influences venues d'ailleurs, les Ramones, Buzzcocks, Wire, les premiers Bowie et Roxy, voilà leurs passions; jamais ils n'iront chercher dans l'air radiophonique du temps un brin de concession et de polissage : ils ont donné leur ton dès leur premier coup de gueule, ils n'ont aucune envie de ralentir le rythme de leur machine à décrire, Warum Joe existe

d'abord pour lui-même. Douze exemples fiévreux de ce qu'a toujours été Warum Joe, douze raisons de penser que leur "Speed not Dead" est toujours de ce bas-monde; voici leur nouvel album, qu'ils disent plus pop que les précédents, parce qu'ils y ont collé quelques lignes mélodiques au synthé. La pierre est lancée : dès le premier titre "L.H.O.", l'on sait que Wire n'est pas tombé dans les oubliettes et que leurs trouvailles mélodiques ont heureusement fait école, que les Warum Joe sont de bons élèves, les morceaux de l'album défilent dans un même sale esprit : mélodies felleuses du malheur, comptines amères sur charbons ardents, tout est fait de ce moule à souvenirs qui donna les Buzzcocks angoissés et les Ramones avec un demi sucre; punk mélodique si l'on veut, crachats enrobés de vraies musiques : ce disque est un incendie habilement maîtrisé. Leur moulin à paroles n'est pas non plus celui des inepties et des slogans faciles; il y a subtilité dans leurs dires et dans leur langage, des phrases comme "qu'as-tu fait du style/ et du fiel débordant du vinyl" ne sont pas les mots habituels des rebelles sans matière, la banalité est contournée et c'est heureux. Il y a quelque chose d'exemplaire dans leur combat rock et leur force tranquille; de l'intégrité et de la conscience presque professionnelle.

Frere Agile

SKY SAXON : CA PLANE POUR MOI

Essayez de parler... musique avec SKY SAXON pour voir... Traverser presque vingt ans d'histoire du rock and roll sans dommages serait un exploit. Certains se recyclent, décrochent ou disparaissent. Lui s'est suspendu à un rêve mystique et aborde le monde comme une terre nouvelle à conquérir et à "purifier". Son but : annoncer la

venue du Christ. Ses moyens : un groupe, les Dragonslayers. Ses inspirateurs : les Beatles. Inutile d'essayer d'en sortir. L'écouter parler ressemble à une consultation chez un de ces gurus de la fin des sixties, quand le "qui suis-je ? Où vais-je ?" empêchait de dormir la moitié de la jeunesse américaine des campus. Regardez Jerry Rubin aujourd'hui

pontifiant sur la réussite sociale avec les Yuppies. Ou Elridge Cleaver prêchant l'Evangile, ou je ne sais trop quoi. Sky Saxon a choisi lui aussi le Salut dans la méditation et le message d'amour. Et sa musique n'est que le vecteur de sa foi. Si jadis le message des Seeds était plus un cri de révolte naïve ou d'amour frustré, celui de leur ancien leader résonne comme

un sermon, alors que le rock and roll en demeure le nerf authentique.

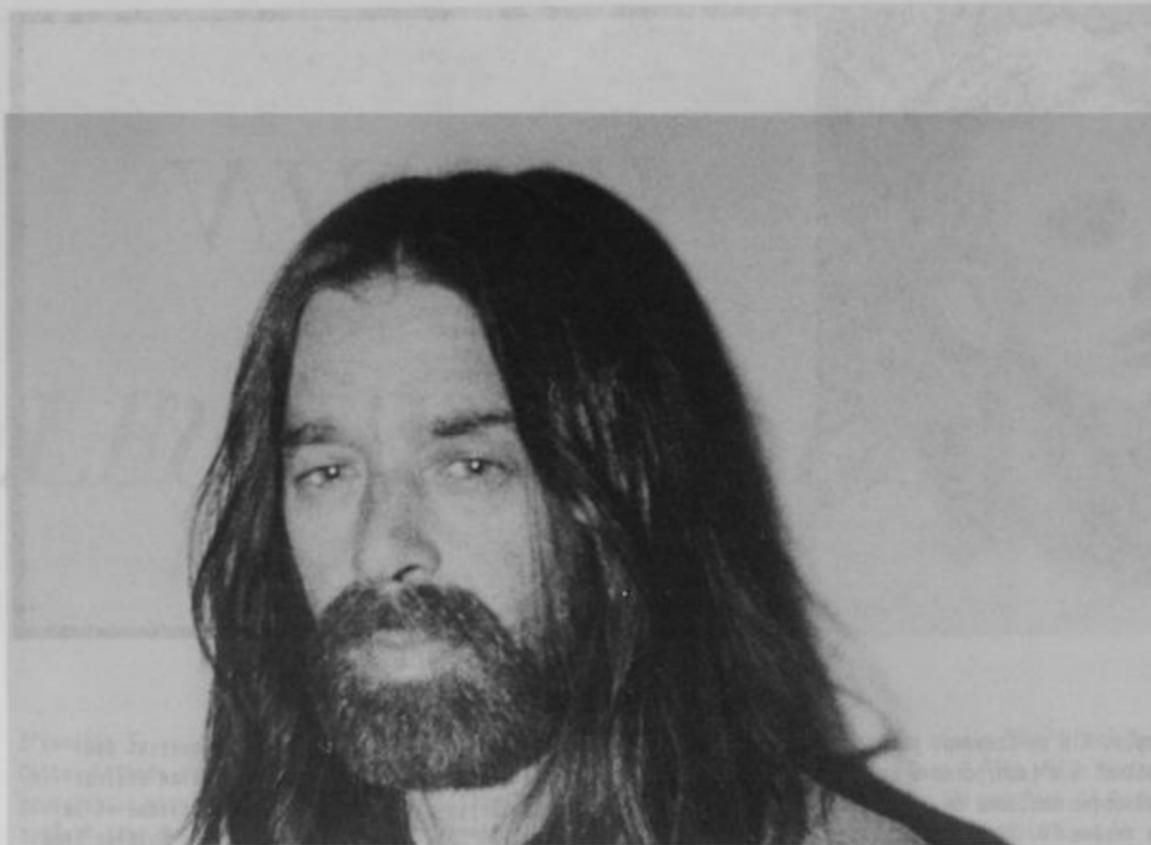
Sky Saxon vit aujourd'hui entre Hawaï et L.A., et quand Frank Beeson, son producteur, m'a proposé de le rencontrer dans son appartement de L.A., je savais d'avance que j'aurais un petit choc. La pièce sent l'encens, les locataires campent sur des sofas

couverts de tapis indien et Sky Saxon m'aborde dans un pantalon de velours écarlate, gilet noir et grosse médaille, et derrière sa barbe épaisse et ses boucles, je devine un être inquiet. Entouré de ses musiciens, qui sont aussi ses disciples, Sky va me parler pendant presque une heure, fixant le sol, et frottant son genou de la paume de la main. Il

parle bas, tant pour moi que pour lui et les autres. De temps en temps, il s'éclaircit la voix et reprend sur le même ton lancinant. Une question aura suffi : "Où en es-tu Sky ?"

OU EN ES-TU SKY ?

Sky Saxon : "J'aimerais mettre en place une tournée mondiale en 1987, et faire 18 villes comme les Beatles. J'amènerai mon super-guitariste, Atomic qui est là (il me montre derrière moi un grand blond à la tignasse jusqu'au coude) et Cléopatra (elle est là aussi dans une longue robe orientale à petits miroirs). Cléopatra est comme moi : elle veut aider les chiens. Dans Rolling Stone, on a dit de moi que je priais les chiens. C'est faux : je prie pour eux, parce qu'ils sont maltraités en Amérique. Le but des Dragonslayers, c'est arrêter toutes les formes de brutalité sur terre. L'autre jour, je suis allé dans une librairie d'Hollywood, et j'ai vu tous ces magazines avec des monstres, des goules, des vampires. Ce n'est pas le chemin vers le paradis et chacun devrait réaliser combien lui apporte le gouvernement, combien lui apporte le monde, et voir que tout ce qui compte, c'est Dieu. Il faut s'aider les uns les autres et travailler à notre Salut. Cléopatra et moi dédions notre vie à aider les animaux et à ramener l'amour et la paix. Et je crois qu'un super-groupe comme les Dragonslayers peut y arriver. Les Beatles auraient pu y arriver mais ils sont rentrés dans le système et ont fini par ne plus savoir qui ils étaient. Nous, nous le savons. Et j'aimerais aller en Europe, car j'ai des descendants en Angleterre, et là-bas, on ne sait pas que L.A. c'est Gestapo-City. Il suffit de trainer dans le coin pour le voir. J'avais vraiment les cheveux très longs quand je suis arrivé ici, et une grande barbe. J'ai dû les couper parce qu'on m'a dit que les maisons de disques ne renverraient si je les gardais. Regarde : je ressemble au Christ. Pour moi, les cheveux et la barbe sont un don de Dieu. On devrait tous pouvoir les avoir longs. Récemment, on m'a demandé ce que je pensais de tous ces groupes, AD/CD (sic), Van Halen et compagnie. OK, ils se défendent, mais dans 20 ans ils ne seront plus rien, et le mieux pour eux, est de nous préparer le terrain, car nous avons Dieu avec nous. Déjà les 13th Floor Elevators et le Chocolate Watch Band nous avaient ouvert le chemin. (La voix poursuit, calme et récitative). Si tu veux faire de la musique, il faut d'abord être bon sur scène. Et de bons performers, j'en ai vu peu. Mick Jagger en est un, mais il est plus féminin que masculin. Le public attend quelqu'un de plus viril dans la façon de chanter.



Même chose pour Michael Jackson. Ce sont les modes que lancent les compagnies de disques, qui dictent la musique. Et si on ne respecte en Europe, c'est que les gens aiment ma musique, non ? Car John Lennon lui-même, au début des Beatles, disait qu'il était capable de faire des disques sans avoir à suivre des conseils. Et c'était vrai. Mais lorsqu'il signa avec ces gens, on se mit à lui commander 2 albums par an, et puis...!!

"Pour l'instant, j'ai 50 (cinquante) albums prêts, qui attendent. J'ai écrit également trois films, et j'ai utilisé la moitié de l'argent récolté à une fondation bénévole baptisée "Elephant's Peanuts", consacrée à la sauvegarde des animaux dans le monde. Voici l'adresse, pour les dons : Boîte Postale 1984, Heluha, HAWAII 96134".

"J'ai toujours fait de la musique depuis les Seeds, et 5 de mes albums sont sortis l'année dernière en Europe. J'ai du quitter Hollywood, comme de nombreuses vedettes de cinéma. Charlie Chaplin a même dit au revoir à l'Amérique et Jimi Hendrix n'a jamais réussi ici non plus (Mitch Mitchell, le batteur original de l'Experience, joue d'ailleurs avec Sky Saxon aujourd'hui, NDLA). Mes groupes préférés restent les Moody Blues et les Beatles. J'aime aussi les Doors et les Seeds et peut-être le Buffalo Springfield et les Byrds, dans cet ordre là". (Je n'ai toujours pas posé UNE question).

"J'essaie de ne pas écouter de musique pour ne pas être influencé. Peu de musiques m'ont marquées. L'autre jour, on me disait : "Pourquoi ne joues-tu pas tes propres chansons, on les aime tant ?". Alors j'ai répondu : "Pour moi, plus personne n'est pur. Et toutes ces musiques oubliées sont mon

héritage. Je peux les enregistrer comme un nouvel Elvis. Je fais un album à la façon d'Elvis aussi. A cette époque là, existaient de nombreuses musiques sur le véritable amour et le don mutuel. On a du perdre ça dans les années 80, et c'est pourquoi on se tourne vers les sixties, ou plutôt les mid-sixties, quand tout est arrivé".

"Je me contente de réaliser ce que les Beatles avaient prédit : la venue de Dieu. Notre musique célèbre Dieu : le Père, le Fils, et le Saint-Esprit. Nous sommes tous Jésus, qui est le souffle de la vie. Le nom du Christ est Yahowha (il m'épèle, précaution utile) et il avait le pouvoir, comme Moïse, Buddah et Krishna".

LA MUSIQUE

"La musique actuelle représente des gens qui essaient de se retrouver et la musique punk, c'est juste quelqu'un qui n'a pas peur de t'écraser le nez d'un coup de poing. Mais eux aussi s'en sont fatigués. Les grosses compagnies vendent de tout, en promouvant d'abord la saleté (trash). Je prédis (sic) qu'avant longtemps Washington, ainsi que toutes les compagnies, tous ces gens se retrouveront en prison. C'est comme faire un film porno. Tu auras tous les gens nus que tu voudras, mais c'est la personne qui a fait le film qui sera arrêtée, pas l'acteur nu. C'est la même chose pour la musique". "J'ai des enfants et j'en suis fier car il est dit dans la Bible qu'il faut en avoir et les aider. Et je ne veux pas que mes enfants, et vos enfants, grandissent avec ce que John Lennon appelait la "Musak". Sincèrement, les Beatles ont aidé les gens à retrouver le droit chemin, mais à un moment donné, on s'est perdu. Quand j'ai quitté la scène, je n'ai pas réalisé que j'étais un instrument dans l'avènement du flower-power. Quand je l'ai découvert, il s'agissait de libérer les gens, en

partant des pantalons à pattes d'éléphant, et en étant saoul du matin au soir. Maintenant, je suis à la recherche de quelque chose de différent, et j'appelle ça flower-music, flower-power et flower-children. Mon nouveau concept (je cite) c'est le flower-heaven. Cela signifie que le paradis est en chacun de nous, et en le découvrant, tu réalises qu'il y en a un au-dessus". Cléopatra nous apporte un verre d'eau. Il en a plus besoin que moi.

LES DRAGONS LAYERS

"Les Dragonslayers, c'est juste notre nom pour y arriver. Nous allons écraser les soldats romains et la tyrannie. Ainsi la lumière divine illuminera notre planète. Je suis végétarien depuis 25 ans, et c'était presque une nouvelle naissance. Un type comme Ozzy Osbourne doit être malade. Lorsqu'on lui a demandé ce qu'il pensait de ses animaux domestiques, il a répondu qu'il trouvait qu'ils avaient bon goût. Comment peut-on dire des choses pareilles et espérer trouver Dieu ? Si j'ai un conseil à lui donner, c'est de laisser tomber les forces du mal, et de se tourner vers le Seigneur". "Si les gens passaient leur temps à faire l'amour, ils ne penseraient pas à la guerre : better in bed than dead. Il nous faut d'autres Beatles mais ce n'est pas pour demain. Eux peuvent se reposer et voir faire les autres. Moi je ne crois pas que j'aurai assez de force pour cela. S'il n'arrive pas un groupe avec une force vitale, nous serons tous ensevelis. Mais le nôtre demeurera car nous sommes comme le Christ. Je peux voir le futur, fait de cris et de bombes, et je préfère ne pas le voir. La seule solution pour moi est de faire de la musique végétarienne : combien de gens peuvent encore se lever un

matin et regarder une vache dans les yeux ? Ou un cheval ? On voit ces grands yeux marrons dans lesquels se reflète ton image

comme dans un miroir". Certains de mes albums parus en Europe se vendent jusqu'à 60 dollars, et moi je n'ai pas vu un centime de ma maison de disques depuis 16 ans. Mais je réalise que je ne suis qu'un maillon de la chaîne divine, pour faire de la musique. Et si je touche un peu d'argent, ce sera merveilleux". "La raison pour laquelle les Beatles se sont séparés c'est qu'ils pensaient participer à un effort mondial de paix avec leur argent, mais le gouvernement a presque tout pris. Pour ma part, je ne crois pas que le gouvernement sera contre moi, car j'ai écrit à Reagan, en lui demandant notamment si on pouvait demander aux gens de devenir végétariens. Le jour où j'ai reçu une réponse (non révélée NDLA) je faisais une interview en Grande Bretagne où il semble y avoir des problèmes avec la marijuana. Je leur ai dit : "La marijuana est un don de Dieu, elle pousse dans 125 pays. Ceux qui s'y opposent sont tous des chauves : ce n'est pas un hasard" (sic). On peut abuser de tout, mais je crois qu'une fois qu'on interdit la marijuana aux gens, il n'y a pas de raison que le lendemain, on ne leur enlève pas le café ou autre chose. (resic)".

LES MUSICIENS

"Les musiciens sont voués à Dieu. Les born-again Christians croient qu'ils l'ont retrouvé : ils se trompent. Mon père spirituel m'a dit : ne coupe ta barbe que si on te donne un million de dollars. Il voulait dire que personne ne me donnerait autant, et que je devais la garder. Comme cet ami à moi qui possédait une barbe et des cheveux magnifiques. On lui proposait un rôle car il faisait du cinéma, mais il devait les couper. Je lui ai dit qu'à sa place, je ne le ferais pas. Il les a coupés malgré tout, mais n'a jamais eu le rôle". Sky Saxon m'a encore parlé. De Mars Bonfire avec lequel il travaille aussi. De tous les musiciens de L.A. qui viennent l'aider sur scène. De sa chanson "Starving for your love" qui est son "We are the world" à lui. Et encore de Dieu et des Beatles. Et de sa version de "L.A. Woman" avec Mitch Mitchell aux drums. En partant, il joignit ses mains au dessus de la tête pour me saluer, tandis que Atomic et Cléopatra me renouvelaient des vœux de bonheur et de prospérité, tout en me remerciant de la visite. Nous redescendîmes Hollywood Boulevard avec un Frank Beeson sérieux comme un pape (pardon !), et il pila au croisement : une voiture de police, sirène hurlante, déboucha de la gauche. Les soldats romains ? Jose Ruiz



VIRGIN PRUNES

: UNE

• PART I

C'est grâce à Claude Bessy - l'homme à l'origine du magazine *Slash* et plus tard du label- que le nom de Virgin Prunes allait pour la première fois arriver jusqu'à mes oreilles. La musique dans les veines, fouineur impénitent, reporter attentif, Bessy officiait en 1980 comme talent scout chez Rough Trade. Ce groupe qu'il venait de dénicher l'excitait suffisamment pour qu'il prenne la peine de me prévenir par téléphone de sa nouvelle découverte. Quelques jours plus tard, je recevais par la poste le premier disque : "Twenty Tens" suivi de "In the greylight" et du superbe "A new form of beauty" (81) sous les trois formes 7", 10" et 12". Des titres tels que "Sand paper lullaby", "Come to daddy" et "Beast" allaient en être le déclencheur du spectacle qu'allait en proposer les Virgin Prunes. Gavin Friday vivait à Dublin et côtoyait les musiciens locaux. C'est sans doute son passage dans les abattoirs qui lui donna l'idée d'un rituel scénique exacerbé, violent, dérangeant. Il flirte avec l'occultisme et, ce qu'on appelle depuis Castenada les états peu ordinaires de la réalité. Il dira : "Je crois au Diable, mais non pas en ce qu'il peut faire, mais je crois en son existence". Gavin a ainsi quelques mots d'auteur sur plusieurs sujets. Sur l'Enfer : "Nous créons notre propre enfer et nous vivons dedans. Cet enfer, il le connaîtra en faisant des boulots de toutes sortes à Dublin. Il rencontre Guggi et Strongman, son frère, avec lesquels il commence à penser à former un groupe. C'est à cette époque que le trio se branche -recontre déterminante- avec un jeune aliéné du monde : Dave-Id-Busarus. Gavin a besoin d'exorciser ses démons mais aussi ceux de sa terre natale. La provocation est le lot de tous les groupes de cette époque qui a vu naître le mouvement punk. Gavin mettra un kilt, Guggi s'habillera en femme et le travestissement sera de rigueur. Le groupe s'appelle encore The Beautiful

People. Ils ne trouvent pas vraiment à s'incorporer à une quelconque tendance de cette fin des années 70. Il faudra attendre la fin de l'année 1979 et le début de l'année 1980. Ils jouent pendant un moment avec Dick, un guitariste qui se trouve être le frère de The Edge, guitariste de U2, et, de fil en aiguille, leur non arrive jusqu'à Londres. Claude Bessy et le boss de Rough Trade, Geoff Travis, les signent sur le label londonien, l'indie le plus connu à l'époque.

• PART II

La caractéristique numéro un des Virgin Prunes, c'est leur sens de la mise en scène pendant les concerts, leur goût de l'excès, du dérisoire et de la cérémonie. Dans les premiers temps, ils trébalaient avec eux un mobilier irlandais typique et dressent une sorte de dîner scatologique en jouant. Ils mettent les nerfs du public à cran ! Le reste suit. Leur réputation commence. Elle est faite d'ésotérisme, de mysticisme et d'érotisme diffus. Leur musique fait tantôt référence à des atmosphères tendues, tantôt à des envolées lyriques assez violentes. Ils ont écouté tout ce que les années 60 et 70 ont produit ainsi que les premières tentatives de la musique dite industrielle ou bruitiste (en référence aux bruitistes italiens du début du siècle). A Londres, ils prendront Mayo Thompson du fameux groupe The Red Crayola pour produire leur disque et jouer de la guitare. Thompson a flashé immédiatement sur cette mixture qui fait la part à la critique sociale, à l'humour et aux contradictions des idées mises bout à bout qui donne aussi cette image des thèmes obsessionnels chez eux. Gavin n'est en rien attaché à une religion en particulier. Il croit à un Dieu, à un Dieu abstrait, un Dieu qui danse Seul ! Il évite les questions trop sérieuses. Il préfère jeter, ici et là, quelques aphorismes de son cru sur toutes ces choses-là. La génération du no future vit au jour le jour et s'investit totalement dans le temps présent.

A Londres, le groupe amorce petit à petit sa mutation. Les musiciens changent mais il reste le noyau central comme toujours. Les guitaristes valsent et changent de fonction. Leur premier disque aborde une sorte de mixture post-punk, mi-psychédélique en mêlant des éléments du folklore irlandais. Par la suite, leurs idées s'affinent et l'explosion de leur rage va se faire entendre dans la nouvelle version de "Greylight". Virgin Prunes deviendra un groupe constitué de six personnes. La tribu se constitue et les concerts deviendront des espèces de cérémonies primitives où différentes couleurs musicales interviennent. Il n'y a pas chez eux une volonté de faire primitif. Ils utilisent des impressions, des images et les décalent par rapport à leur concept. Mais il y a quand même une forte dominante celtique dans leur mise en scène. Dans cette mouvance des années 81, on trouvera des groupes comme Bauhaus ou les prémisses de Killing Joke. Les punks viennent de raccrocher, seuls quelques purs et durs semblent tenir le blason. Les Virgin Prunes accouchent de cette fameuse trilogie intitulée : "A new form of beauty". C'est sans doute le vrai départ de la carrière du groupe. Conceptuel en diable, tout est mis en oeuvre : pochette, image du groupe et textes. "Come to Daddy" devient une sorte d'hymne. Les Virgin Prunes mettent en place leur show qui parfois dure des heures et des heures. La voix incantatoire et lyrique, l'instrumentation heurtée, l'atmosphère dense et le mouvement des corps sur scène sont portés au paroxysme. On pense immédiatement à certaines expériences de groupes du début des années 70. En 1982, on les voit à Paris au Rex. Après quelques groupes new wave, arrivent les Virgin Prunes maquillés, vêtus de leurs costumes de rituel, noyés dans un éclairage particulier. Le concert dégage une tension nerveuse éprouvante pour le public venu en curieux. Seuls quelques initiés resteront jusqu'à la fin. Ce soir-là Paris découvrait un groupe pas clean du tout, une excroissance indésirable de la new wave. A Dublin, les

Virgin Prunes donnèrent une performance haute en couleur frôlant le cannibalisme et la défécation dans la Douglas Hyde Gallery. Il y avait de la viande sur scène ... Les mises en scène de Virgin Prunes ont intrigué plus d'une fois. Ils vont se montrer sur de nombreuses scènes en Europe.

• PART III

En Angleterre, ils ont une mauvaise presse. Mais loin de se démonter, ils persistent dans leur concept. "Pagan love song" sortira au début de l'été 1982 et deviendra un succès moyen. Ils remixent les deux faces du single à leur manière. Quelques mois plus tard, c'est la sortie de l'album "If I die, I die", produit par Colin Newman, ex-Wire. On comprend ici leurs affinités. Newman va donner une nouvelle dimension au groupe et les atmosphères seront de plus en plus denses et prenantes. Les mélodies sont étirées et répétitives. Les rythmes sont lancinants et exaltés. Il y a quelque chose de commun entre les premiers enregistrements et les tout derniers comme "The moon looked down and laughed" (Baby 005/New Rose-1986) ou

"Strict tempo" écrit avec Dave Ball sur son album solo. C'est une sorte de fureur, de cri du coeur passionné se déchaînant à la manière des possédés pris par leur chant incantatoire, lors d'une cérémonie magique. Gavin cherche à se surpasser en exaltation. On peut tout imaginer de "Love last for forever" : forfait, tumulte éffréné des instincts humains célébrant une brûlante orgie. La passion est ivre et se précipite rugissante comme une explosion constante, un bain de braises ardentes, une éjaculation qui éteint et déchire tout sur son passage. On a souvent comparé les shows des Virgin Prunes à des cérémonies sataniques. D'ailleurs Gavin fait souvent référence à une littérature bien particulière où il semble se retrouver dans les thèmes d'auteurs tels que J-K Huysmans, Wilde, Genet et Beckett. Et bien plus sans doute dans Huysmans, auteur de "Là-bas", "A Rebours", etc. Littérature intimiste, littérature du repliement sur soi, d'exploration d'un univers personnel ou touchant d'autres préoccupations d'ordre religieux ou mystique. Il suffit d'écouter "Sweet home under white clouds" pour sentir cette prédilection pour les mélodrames qui s'étirent mélancoliquement. Oscillant entre



NOUVELLE FORME DE BEAUTE.

différents thèmes comme le sexe, l'argent ou la mort, le groupe creuse à la manière d'une taupe ses sillons obsessionnels: "If I die, I die", et ironiquement dans "Caucasian walk", complètement décalé où l'atmosphère slavissante pointé en filigrane. Dans "Hérésie" (L'invitation au suicide : R.), on sent cette compression et cette décharge d'énergies troubles. Genesis P. Orridge évoquait à leur propos une filiation avec un groupe psychédélique tels que les fameux Electric Prunes (sixties). Ce qui montre que certains critiques ont reconnu cette influence souterraine dans la musique des Virgin Prunes. On comprend que quitter un Dublin assez morne pour tenter une telle expérience avec la première tournée post-punk (Undertones, Stiff Little Fingers, U2, etc... même si tous ces groupes n'ont presque aucun rapport entre eux) soit un choix lourd de conséquences. Le groupe rencontrera de nombreuses réticences à tous les niveaux. Quand il passe sur Channel Four en Angleterre, on essaie de les interdire à cause d'une simulation de fellation. L'histoire du rock connaît ça par tous les bouts ! Des Doors, en passant par l'excentrique Nina Hagen, sans parler d'Elvis remuant et

d'Hendrix ! Cette attitude qui mêle provocation physique et morale se traduit dans des chansons comme "Brain Damage" : "Don't you know my brain is damaged / Every day the paper boy brings more... Brain damage is gone to my head / Put him in a madhouse" ou bien dans une des chansons du dernier album ("Uncle Arthur's lonely world"), racontant une histoire de solitude, celle d'un homme qui regarde par la fenêtre en guettant l'inespéré et qui reçoit une pierre dans la tête. Il vit replié sur lui-même sans aucune vue sur le monde extérieur. Les textes de Gavin Friday donnent des instantanés du désespoir ambiant, des visions éprouvantes de la réalité ou d'un vécu proche de lui. "Les textes sont très importants pour moi. C'est beaucoup de moi qui y passe, ce que je sens, ce que je vois. Je voudrais que mes textes déclenchent chez les gens qui m'écoutent une sorte d'éveil. Je n'essaie pas de changer les gens. Ils doivent se changer eux-mêmes, tout naturellement." Dira t-il dans une interview.

•PART IV

On a souvent discuté l'image du groupe. Là-dessus, Gavin répond : "L'image du groupe n'est pas travaillée, et n'est pas un départ pour des intentions. Elle est naturelle, chaque membre du groupe exprime la sienne. Je voudrais qu'on écarte l'image d'étrangeté et de bizarre à notre sujet. C'est notre expression personnelle. J'ai toujours été flamboyant dans ma façon de m'habiller et j'aime ça, mais je n'ai jamais pris ça au sérieux. D'ailleurs notre image a beaucoup changé au long des années. Nous ne jouons pas vraiment les règles du monde du rock. On n'est pas spécialement dans le vent ! Notre image ne reflète pas vraiment notre musique à cent pour cent. L'ensemble de ce qu'on est dans le groupe et la musique que nous faisons constitue la part vitale. L'image projette seulement la peau qui couvre le corps et l'âme de nos visions." Au chapitre des idoles, Gavin prononcera deux noms : Marc Bolan et David Bowie. Deux noms incontournables dans la rock-music. Mais ses goûts sont étendus et il n'hésite pas à citer des compositeurs classiques : Bizet pour Carmen, les opéras de Kurt Weil, Brel, Billie Holliday et le superbe Scott Walker dont le dernier album a tous les éléments pour séduire Gavin. Je ne citerai pas tous les artistes qui ont excité la verve de Gavin. Son univers est parsemé d'engouements que peut-être même ses fans n'approuveraient pas. Mais va-t-on chercher ce qu'il y a vraiment derrière la tête d'un artiste ? Il faut le juger sur pièce. Et non pas sur ce qui déclenche chez lui la création.

•PART V

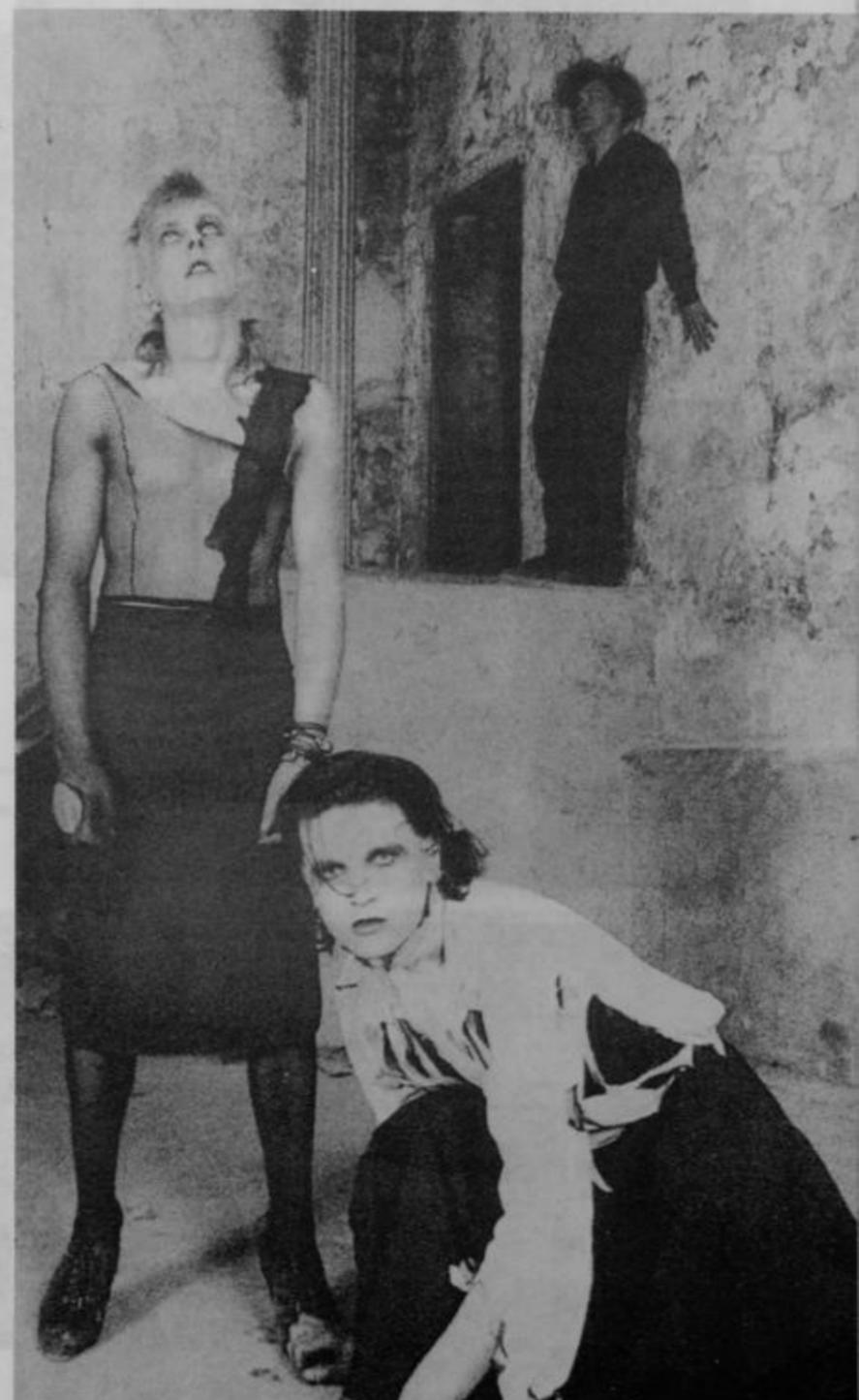
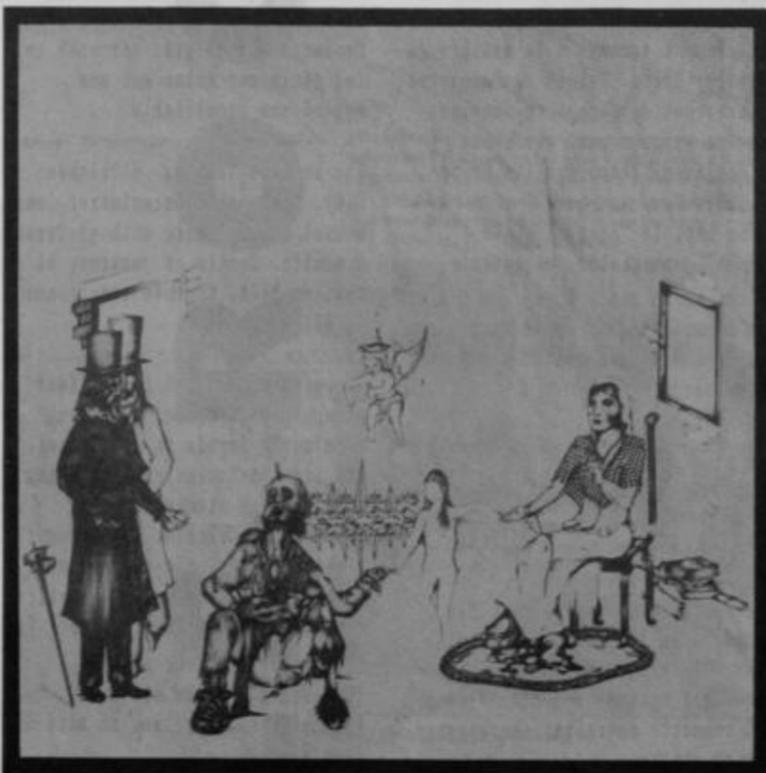
Cette année 1986 -avec la sortie du dernier album des Virgin Prunes- sera aussi une année de crise. Le groupe vient de se dissoudre en ce mois d'octobre. Il laisse avec "The moon looked down and laughed" dix chansons, réalisées par Pod, Strongman et Mary et produites par Dave Ball. C'est un album qui ouvre sur des atmosphères denses, tendues, effilochées comme seul Gavin peut les concevoir. Il y a

aussi le single "Don't look back" et une face B "The white history book" chantée par Dave-Id Busarus. Lequel s'est produit avec le groupe lors du dernier passage à Paris à l'Elysée-Montmartre, en juin. La boucle semble être bouclée. Premiers amours et derniers rites. Gavin Friday laisse une image incongrue mais non pas une dernière image de ses visions. L'album est un clin d'oeil, un rire de la lune, autre élément de son univers mystique et désaxé.

Il semble que les textes écrits depuis le début du groupe sonnent aujourd'hui étrangement. "I've broken all my promises", "My whole world is on fire". Ainsi de suite. Gavin Friday va-t-il renaître des cendres qu'il nous laisse ?

Note : excellent livre de Rolf Vasellari : "Virgin Prunes, The faculties of a broken heart" (Black Sheep Press - Zurich)

P. Amine





WILLIE ALEXANDER



JELLO BIAFRA, D.K.



FORTUNE TELLERS



AND ALSO THE TREES

Nouveau mini-LP de Camera Silens en début d'année.

Une compilation de And Also the Trees regroupant leurs premiers singles sort sur le label LIVELY ART.

Suite au succès des rééditions des Sonics et des Easybeats sur FAN CLUB : 2 nouvelles sorties "Boum" pour les premiers, "Best of" vol.2 pour les seconds.

Le nouvel et dernier (avant séparation) album des Dead Kennedys s'intitule : "Bed time for democracy".

Chris Spedding est actuellement en tournée aux Etats Unis avec John Cale. Il y a de grandes chances pour que cette tournée arrive en Europe. Croisons les doigts.

Les Saints ont signé chez Polydor pour l'Europe. Le nouvel LP "All fools day" vient de sortir, s'accompagnant d'une tournée européenne.

Le nouvel LP de Willie Alexander sera un album solo acoustique au piano.

La pochette du nouveau maxi de Bernard Szajner est un dessin de Liberatore (Bank Xerox). Sur ce disque d'un climat très "gainsbourien" figure : "Flash forward" chansons du "maître".

Après un an d'attente, sortie de l'album de Tupelo Soul, groupe de Rouen (ex-flics) très influencé comme son nom le laisse penser par Birthday Party et Nick Cave.

Nouvelle production pour SORDIDE SENTIMENTAL. Digital Sex, un groupe du Nebraska. "Essence and Charm" est le titre de leur première oeuvre, disponible uniquement en compact, accompagnée d'un livret de 16 pages illustré par J.P. Janail (responsable des tableaux figurant sur les singles de Joy Division et Tuxedo Moon précédemment parus chez Sordide Sentimental) et contenant un essai de J.P. Turnel : "Essence and charm". La musique de Digital Sex évoque la profondeur de Joy Division et la mélancolie de Duritti Column. Leurs influences : Cure, Eno, Philip Glass, New Order et The Left Banke. A découvrir.

Les Mad Daddys enregistrent leur nouvel album fin octobre, sans Lux et Ivy cette fois. Les Cramps, après leur colossale et épuisante tournée 86, prennent quelques vacances.

Bondage Records et Alternative Tentacle, label des Dead Kennedys organisent un concert de soutien à Jello Biafra en plein démêlé avec la justice américaine. Les Béruriers Noirs, Ludwig Von 88, Washington Dead Cats et Nuclear Device seront de la fête.

Les 3 premiers albums de Buzzcocks : "Another music", "Love bites" et "Another kind of tension" réédités en pochettes originales et vinyl de couleur sur Fan Club, de même que les 2 premiers albums de 1999.

Les Near Rome de Toronto, dont le premier LP "A new heroin" vascille entre le Velvet et Violent Femmes, risquent de confirmer que le Canada serait la prochaine pépinière du rock.

John Reed, qui joue sur le mini-LP de Rocky Erickson et sur le prochain album de Doug Sahn et les Texas Mavericks (sortie en janvier) vient d'être élu le meilleur guitariste de l'année à Austin devant Stevie Ray Vaughan.

Le prochain album de Tav Falco, "Chalkhouse", produit par Alex Chilton, comprend entre autres une reprise de "The world we knew" de Sinatra ainsi qu'un tango légèrement arrangé à la manière de Panther Burns. Tav et ses acolytes tourneront en Europe en février. Ne les manquez pas, sur scène c'est aussi grand que les Cramps.

Dino Lee, le "King of white trash", enregistre son nouvel album après avoir écumé les USA et le Canada pendant un an et s'être marié avec une ancienne strip teaseuse.

Le prochain album de Front 242 sortira en février. Leur dernier maxi "Interception" laisse présager un très bon cru. Vidéos et concerts devraient accompagner cette sortie.

Une compilation "New Rose" espagnole est sortie, 10 titres représentant le best of du label. Surveillez les bacs imports de votre magasin ou offrez vous un voyage au pays des toreros pour acquérir cette perle.

Charlie Feathers, le père spirituel des Cramps, dont les enregistrements sur Sun sont légendaires, va enfin sortir un nouveau disque, après avoir refusé de signer avec aucun label pendant plus de dix ans ! Pendant tout ce temps, il n'a pourtant pas chômé ; il a enregistré des centaines de titres, plus géniaux les uns que les autres, mais les bandes ne sont jamais sorties de leur boîte.

Joe King Carrasco vient de terminer son nouvel album "Bandit Rock" produit par Jim Dickinson. Jim Dickinson, encore lui, va produire et assurer les claviers sur le premier album de Harry Dean Stanton (Paris Texas, Repo Man) auquel participera également By Cooder.

Rocky Erickson vient d'écrire plusieurs nouveaux morceaux dont le plus surprenant s'intitule "The singing grandfather" ! Si tout va bien, un nouvel album paraîtra au printemps 87 (un vrai nouvel album, contrairement à toutes les sorties récentes qui ne sont que des "live" semi-officiels ou des vieilles bandes inédites). Il n'est pas impossible que Rocky fasse quelques dates avec Doug Sahn en Europe au printemps 87. Croisons les doigts, car voir un tel génie sur scène est une expérience inoubliable.

The Fortune Tellers, d'Oklahoma City, viennent d'enregistrer leur nouvel album "Music without Texas" à Austin. Sortie en janvier, et si tout va bien, tournée européenne en 87.

Shoes, probablement le meilleur groupe pop du monde, n'avaient rien sorti depuis un an et demi, car ils construisaient eux mêmes leur nouveau studio dans la banlieue de Chicago. Les travaux étant terminés, ils préparent la suite de "Silhouette" qui sortira en septembre 87. En attendant, Fan Club rééditera leur album "Boomerang" jamais sorti en France, avec en prime, un mini-LP live inédit.

LE ROCK EN FRANCE



BAROQUE
BORDELLO
BONAPARTE'S

EN PRÉVISION : JAD WIO - LP

JAD WIO

NOUVEAUTÉ : MOME RATH - SARASVATI - LP

MOME RATH

C'est beau le baroque.
Médias.
Formidable voix et étonnante présence
scénique de la chanteuse...
Version revue et corrigée de Bonnie and
Clyde... Bel avenir...
Printemps de Bourges 86.

VIA • GAR 005



On raconte que Lol Tolhurst a produit
Baroque Bordello à cause de, ou grâce à
la présence d'une chanteuse.
Liberation.
Female vocalist Weena gives
this record the edge.
Sounds.

TODAY • GAR 007



De l'orientalisme maîtrisé de Marie Chinese à l'accrocheuse limpidité de
l'Autre, en passant par la sourde violence de Squares l'atmosphère
moite de I and I et la perfection tendre de Baby Doll.
Rock & Folk.
Écoutez comment elle sussure les premiers mots de Voyageur et vous
verrez tout de suite de quoi je parle.
Best.



PARANOÏAC SONGS • GAR 004

GARAGE 66/70 • GAR 005



This is a collection featuring classics...
EEC darlings... Homage with style...
Harmonious and cohesive in its
presentation, charming and explosive in
its delivery... Neat.
Sounds.
Perilleux exercices de style avec beaucoup
de foi et de réussite... Niveau général de
l'album étonnant... un réel plaisir.
Republicain du Val de Marne.

GARAGE
RECORDS

GARAGE RECORDS
14 BIS RUE JUILLET 75020 PARIS TEL 46367615



L'irrespect et les mauvais trips stoogiens tissent le plus souvent ces
héros que l'abrutissement lysergique. **Rock'n'Folk.** JW are
synchronised greenhorns, unlikely to be accused of emotionalism but
with definite uses for the mecano-op pop set. **Sounds.**
Deter en gruppe, som nok skal vise at have fremtichen for sig.
Kobenhavn.



AUBADE A SIMBAD • GAR 006

L'empire contre-attaque!
Dépeche du Midi.
Les grognards débarquent en Lorraine!
L'Est Republicain.
Surprise. European groups can play rock'n'roll like
the USA and the UK.
Sounds.
Plus Abel Gance qu'Alain Deroux.
Télérama.



SHINY BATTLES • GAR 001



WELCOME TO THE ISLE OF DOGS • GAR 002

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50

GILLES TANDY ?

Pour avoir sorti ce qui restera sans doute comme le plus grand single punk français - le seul de l'époque ? - Gilles Tandy aurait pu s'enfermer dans la tranquille impasse du précurseur incompris. Jouer sur le mythe et ressasser à tout jamais le souvenir des Olivensteins, si rapides et éphémères que bien peu de ceux qui aujourd'hui en célèbrent le nom eurent l'occasion d'en attrapper réellement la déconnaissante fulgurance.

Gilles Tandy aurait pu devenir une de ces légendes vivantes qu'on apprécie tant par ici. C'était sans compter sur cette impertinence et cette incroyable force de vie qui, précisément, faisait la force des Olivensteins. Beaucoup plus intéressé par ce qui va arriver que par ce qui s'est passé, Tandy a continué d'avancer à son rythme de flemmard génial. On avait de temps en temps de ses nouvelles (les Gloires Locales, les Rythmeurs, ou de brèves apparitions au rappel de concerts des Dogs) et on attendait ce qui a fini par se concrétiser cette année : Tandy en studio, accompagné et secondé par l'équipe qui semblait naturellement faite pour lui : les Dogs pour la musique et son frère Eric pour les textes. Une rencontre entre l'un des meilleurs chanteurs que nous ayons eu dans ce pays et l'un des plus grands groupes de rock de tous les temps : le résultat - l'album "La colère monte" - s'avère à la hauteur de ce qu'on pouvait en attendre sur le papier. Un disque pur et honnête, sans concessions ni clins d'oeil que ce soit du côté des califes du Top 50 ou à l'autre bout, dans le camp des imams du rock n'roll intégriste. En attendant de le voir remonter sur les planches, un tour de l'alphabet de Gilles Tandy.

A

Abus : "J'en fais moins que par le passé. Ou alors je contrôle mieux. En tout cas, le dealer n'est pas un ami."

B

Basse : "Hugues Jean Christian Murvoy de Porzampac de la Villeneuve Malabris. Bref, Hugues des Dogs, c'est son nom complet. C'est le dernier truc qu'il a enregistré avec les Dogs avant de quitter le groupe. C'est lui le Jean Christian Villeneuve qui est crédité sur la pochette. A l'époque où on a fait le disque et la pochette nous n'étions pas 100 % sûrs que les Dogs soient officiellement autorisés à apparaître pour des questions de contrat. En fait, ça ne posait pas de problèmes mais nous avons préféré ne pas prendre de risques."

C

Colère : "Elle monte ! Ma chanson a été écrite il y a deux ans pour l'émission des Enfants du Rock sur Rouen. C'est sur ce que peut ressentir un mec qui voit les gens de sa génération se ranger. C'est un peu autobiographique."

D

Dutronic : "Ca fait un bout de temps que je m'amusais à faire "Le Responsable" avec les Dogs. Je la chantais de temps en temps avec eux quand je montais sur scène pour les rappels. Il n'y a pas tant de trucs que ça en français qui méritent d'être repris. Ou alors c'est trop dur à refaire ou hors propos : je pense par exemple à certaines chansons de Piaf ou Chevalier. Sinon Gainsbourg, Dutronic... on a vite fait le tour. "Le Responsable" n'est pas forcément ma chanson préférée de Dutronic mais c'est celle qui swingue le plus. Et puis il me semble qu'elle n'a jamais encore été reprise. Sinon, nous avons aussi enregistré "Les Crayons de Couleur", un morceau de Hugues Aufray. J'adorais ça quand j'avais sept ou huit ans. Je m'en suis souvenu et il se trouve que Dominique l'aimait bien aussi. Les paroles sont restées d'actualité, ce qui n'est pas toujours le cas pour ces chansons protest des sixties. On a décidé de la mettre en face B du single "Le Vampire". Au départ je devais faire un duo

sur ce titre avec Hugues Aufray. New Rose l'avait contacté. Au dernier moment, ça a foiré. Je crois que c'est parce qu'il a décidé d'enregistrer tous ses anciens tubes."

E

Eric : "Mon frère. Il n'arrête pas d'écrire. Toutes celles de cet album ont été spécialement écrites pour moi, sauf "Ostende" qui avait au départ été envisagée pour les Dogs. Je lui donne quelques indications de temps en temps, par exemple le nombre de pieds qui seraient nécessaires compte tenu de la mélodie, mais ça se limite à des détails. Ce qu'il y a de bien, c'est qu'on se connaît à fond, et pour cause... Il n'a pas beaucoup de mal à se mettre à ma place lorsqu'il écrit."

F

Fier (de ne rien faire) : "C'est vrai que j'ai pas mal glandé ces deux dernières années. Tous les derniers temps à Rouen, avant que je ne parte à Paris il y a un an, j'entretenais ma fainéantise. Sur ce thème, Eric en avait écrit une pas mal : "La vie de Lester" - Lester, c'était mon surnom à l'époque. "Il se lève trop tard pour acheter le journal du soir." C'est une vie passionnante, c'est une vie harassante, c'est la vie de Lester."

G

Gloires Locales : "On se marrait vraiment bien en concert. On s'en foutait complètement. Ce n'était pas sérieux du tout. C'est dommage parce qu'on avait presque réussi à mettre au point de quoi faire un album. Mais bon ça n'aurait pas pu durer trop longtemps avec un bassiste qui assurait les rappels avec une main dans la poche. Les Rythmeurs, par contre, c'était beaucoup plus sérieux. Le problème, c'est qu'on avait tous des envies différentes dans le groupe. Aussi bien dans la manière d'envisager les choses qu'au

niveau des goûts musicaux. Cela dit, je crois que le disque est bien. C'est un peu cette expérience qui m'a dégoûté d'avoir un groupe permanent. Ce n'est pas facile d'avoir à maintenir en permanence la cohésion entre quatre ou cinq personnes. Et ça me semble encore plus difficile ici à Paris qu'à Rouen."

H

Héros : "Dylan, Gene Vincent, Iggy Pop, les Beatles, les Stones et puis Sique Sique Sputnik et Billy Idol. En fait, je ne sais pas si j'ai toujours des héros. C'est plus facile d'en avoir quand on a dix huit ans. Et puis, j'ai l'impression que les têtes disparaissent beaucoup plus vite aujourd'hui. On ne peut pas dire que même des gens comme Johnny Lydon ou Clash soient devenus des héros. En cinéma ? Je ne sais pas. J'aime un peu tous les genres. Je dirais peut-être pour les acteurs Jack Palance et Jean Pierre Léaud. Surtout Jean Pierre Léaud. S'il n'en reste qu'un, ce sera celui-là."

I

Inspiration : "Si j'écris peu ou pas, je pense que c'est avant tout parce que j'ai un excellent parolier sous la main. Je n'arrive pas à la cheville d'Eric. Alors, puisqu'il écrit mieux que moi, autant que ce soit lui qui le fasse. Les paroles que je préfère sur ce disque sont celles de "Touriste". C'est une chanson d'amour, l'état dans lequel tu te trouves après une rupture : le moment où sans savoir pourquoi tu t'arrêtes de flipper, quand il n'y a plus rien. C'est un état étrange et totalement incontrôlable."

J

John Wayne : "Ce sera le titre de la face B du deuxième single extrait de l'album. C'est un morceau que nous faisons à l'époque des Gloires Locales. On était en studio avec Antoine et on

s'est souvenu que le riff était pas mal."

K

KKK : "Took my baby away..."

L

Lectures : "Je viens d'arrêter de travailler dans une librairie."

M

Moderne : "Nous avons essayé d'éviter pour ce disque de sonner trop systématiquement sixties ou punk. Nous voulions un peu sortir de la chapelle rock n'roll. Je n'ai absolument pas l'âme d'un missionnaire. Je ne suis pas là pour défendre le rock n'roll. Je crois qu'il est assez grand pour le faire tout seul. Nous n'avons pas hésité à utiliser par exemple des boîtes à rythmes. Il y a encore un an, ça n'aurait semblé impensable. En fait, il ne faut pas hésiter à utiliser les possibilités qu'offre la technique. C'est un peu ridicule de se couper de ça par principe. Il faut dire aussi que Dominique a fait un super boulot de production. J'ai pu me mettre complètement entre ses mains. Nous avons bien été aidés aussi par Charles Hurbier et Eric Débris qui nous ont trouvé le studio. Ca change vraiment tout d'être avec des gens qui connaissent vraiment bien leur boulot sans être des techniciens chiants et sans idées."

N

Négatif : "Je ne me sens pas punk. Je ne sais même pas si je l'ai été. En fait, je trouve que les punks d'aujourd'hui sont beaucoup plus rigolos, plus vrais que ceux de 77. Des gens comme les Garçons Bouchers, les Vierges ou Parabellum font des trucs marrants. Le problème, c'est que ça arrive maintenant, un peu tard."

IL A DU CHIEN !

O

Olivensteins : "Et oui, le brave docteur est toujours là..."

P

Pochette : "J'en suis assez fier. C'est Di Rosa qui l'a faite. On se connaît depuis une dizaine d'années. Je l'ai rencontré à l'époque où j'habitais à Sète entre 75 et 78. Il dessinait déjà dans ce style, ce qui était courageux dans la mesure où ce n'était pas du tout le style de l'époque : on était en plein dans la période graphique, Bazooka et tous les dérivés. On est resté toujours en contact depuis. Je pense que c'est une des plus belles pochettes depuis celle de "Supernaz" des Groovies. C'est comme pour Dominique avec la musique, je lui ai laissé totalement carte blanche. Je savais que ça serait bien."

Q

Qu'elle dégage : "la fille de l'infirmier..."

R

Rouen : "J'en suis parti parce que je n'avais plus grand chose à y faire. A part rester couché... Je crois qu'au bout d'un moment, tu finis par tourner en rond si tu restes dans la même ville. Tu commences à faire des choses que tu as déjà fait. Au niveau de la musique ça s'est pas mal tari aussi. Il y a eu une période où ça bougeait sans arrêt parce qu'il y avait les bonnes personnes au bon moment. Ça tenait quand même beaucoup du hasard. Il reste quand même un ou deux bons groupes. Je pense par exemple à Tupelo Soul, qui s'appelait les Flics auparavant."

S

Scène : "Ca reste ce qui m'excite le plus. Je pense qu'on va commencer par faire quelques dates à Paris et puis après peut être une tournée. J'ai hâte. Ça fait pratiquement deux ans que je n'ai plus fait de vrais concerts. Ça me manque. Cela dit, je ne pense pas que je me lancerai comme avec les Rythmeurs dans une longue tournée. Au bout d'un certain nombre de dates, je trouve que ça commence à devenir trop automatique. Pour ma part, je perds un peu l'énergie et le feeling."

T

Télé : "Si le disque marche et qu'il faut en faire, j'en ferai. Je crois que c'est quelque chose d'assez inévitable. Je ne dis pas que j'apprécie tout ce qui se trouve dans le Top 50, loin de là. Mais tout n'est pas à jeter par principe. Des trucs comme Lio ou "La Ballade de Jim" de Souchon, qui est, je trouve, une des plus belles chansons en français de ces derniers temps, tiennent la route."

V W

Vautours : "La Convention du disque de collection."
With a little help from my friends : "ça aurait pu être le titre du disque."

X

X : "les trois X. Ce sont les héros d'Hervé Di Rosa. On les retrouve souvent dans ses peintures. C'est le personnage qui illustre "A Demain" sur la pochette. Mes deux préférés, c'est ceux de "La Colère monte" et surtout "Le Dealer"."

Y Z

Y : "...J'ai toujours été nul au Scrabble."

Zannini : "J'avais sa photo au dessus de mon lit pour me

réveiller, voir sa tête et être de bonne humeur." **Youri LBNQUETTE**



CHRIS SPEDDING



Chris Spedding assis face à moi, sur le bord du lit, les yeux fixés au sol. Dans sa main, un bout de mégot éteint. La cassette de "Enemy Within", son nouvel album défile sur le ghetto-blaster et il bat la mesure. Il fait chaud à New York en juillet, les volets sont fermés sur cet appartement vide, avec juste une vieille basse posée dans un coin, derrière un ampli du même âge. Le son est coupé mais la télé est allumée. Visiblement, le mercenaire ne nage pas dans l'opulence et raconte avec enthousiasme ses souvenirs de sideman.

Chris Spedding : "Je parlerai plus facilement des disques. Bryan Ferry est certainement la personne qui a réussi à tirer de moi les choses les plus inattendues. Bryan Ferry est de ceux qui se réalisent en studio, John Cale est beaucoup plus difficile à saisir. J'aime bien aussi le disque que j'ai fait avec Joan Armatrading, "Me, Myself, I". Avec Roy Harper, ce fut moins évident car il travaillait aussi avec Jimmy Page, et voulait que son disque sonne comme du Zeppelin. Ça devenait presque un concours pour moi. Je devais me transformer en artisan, ne plus être artiste et il me devenait difficile, dès lors, de prendre la musique au sérieux, parce qu'on me demandait des choses idiotes. Mais je l'ai fait. Avec le recul, je crois que ça reste un bon disque. Sur l'instant, il arrive souvent d'avoir une conscience fautive de ce qui se passe. J'irai même jusqu'à dire que ce disque reste parmi les meilleurs que j'ai fait. Souvent, en entrant en studio avec un titre sur lequel tu mises tout, tu te retrouves à la sortie sans même l'avoir gardé. Et c'est celui que tu as composé la veille qui tourne le mieux. S'agit juste de la reconnaître quand il arrive".

- Tu as travaillé avec beaucoup de gens, mais tu conserves toujours ton propre style. Te reconnais-tu dans une école de guitaristes plutôt qu'une autre ?
Chris Spedding : "Ce sont les autres qui décident. Et je dois comprendre que faire de la musique, c'est différent que de faire du cinéma : à l'écran, il est bon, même recommandé d'être versatile, pas dans la musique. Keith Richard est un grand guitariste, reconnu, et son style à la Chuck Berry, il le garde. Il se concentre là-dessus, et c'est pour ça qu'il est si fort. Quelqu'un comme moi, qui a joué

d'un peu tous les styles, ça peut paraître curieux. J'ai fait du rockabilly, du jazz rock, et ce que j'entends dire de moi c'est : ce type n'est pas sérieux, il est comme un comédien. Il interprète ! Alors, regarde Laurence Olivier dans "Marathon Man", et dans "Boys from Brazil". Là, on va dire : quel type formidable, si complet ! Au cinéma il faut savoir changer. A l'époque de la Renaissance, des gens comme Léonard de Vinci faisaient de tout : ils peignaient, ils inventaient, ils fabriquaient... Aujourd'hui, à l'ère de la spécialisation, c'est plutôt mal vu. Par conséquent, je ne crois pas appartenir à une catégorie en particulier. La seule que je pourrais admettre, c'est session-man. Et même ça, c'est inexact car je n'ai pas fait de session depuis huit ans. J'essaie, parce que c'est bon pour mes affaires, de rester direct, de ne pas embrouiller les gens. Donc, dans mes disques, je conserve un format rock and roll très traditionnel, celui que j'ai toujours aimé, en essayant de le rendre le plus attrayant possible. Comme les Beatles et les Rolling

Stones qui sont de ma génération. Je veux que mes disques soient accessibles à un niveau superficiel, et qu'à la longue, ils se livrent un peu plus. Il ne s'agit pas pour moi d'être superficiel, mais de séduire à la première écoute, tout en conservant de l'intérêt sur le temps. Si on m'a vu avec Robert Gordon, on va penser : c'est un guitariste de rockabilly. Avec John Cale, on dira que je suis, hm, expérimental. On pourra aussi penser que je suis un guitariste de jazz-fusion.

Mais je joue toujours les mêmes plans !! Je peux jouer un style le matin, et un autre l'après-midi, ça reste de la rock guitar, et c'est pour faire ça qu'on m'a choisi. En réalité, je suis bien moins changeant qu'il n'y paraît. C'est le son qui change, mais même en jazz-fusion, ce sont les mêmes riffs à la Steve Cropper, alors que le batteur fait son numéro de Tony Williams, le bassiste joue comme Richard Davis, le trompettiste façon Miles Davis. Et moi comme Steve Cropper ! En réalité, je ne suis pas si varié : je simplifie, c'est tout !

- Tu es très exigeant, techniquement ? Tes instruments sont nombreux ? Anciens ? Complexes ?

Chris Spedding : " J'ai une Fender De Luxe, Reverb depuis l'époque des Sharks, cela fait 16 ans. Il n'a rien de spécial, et doit lâcher 30 watts à fond. Pour les guitares, je suis très Gibson, surtout ma Les Paul Junior de 1959, avec un vieux pick-up (micro). Les sons différents que j'obtiens ne viennent que de l'attaque différente des cordes. Aux U.S.A., les guitaristes de studio N'APPORTENT MEME PAS leur ampli : ils arrivent avec une boîte, un rack d'effets, et prennent ce qu'ils trouvent sur place. Je me souviens la première fois que je me suis pointé pour faire le disque de Joan Armatrading. Mon roadie portait presque sous le bras mon vieux clou, et les autres musiciens ont fait des yeux gros comme ça ! Mais après une première prise, l'un d'eux ouvrit une bouche comme un four, et me demanda : mais comment t'arrives à ce son ? Je lui ai montré du doigt ma relique souillée, et je lui ai dit : tu te rappelles ? les amplis ? C'est en un !

Un ampli, c'est une partie de ton instrument, et le mien est unique. Tous ces musiciens de studio appuient juste sur un bouton, et il y a ce désert de technologie entre le musicien et son instrument, entre le musicien et le son. Plus personne ne crée sur son instrument. Pareil pour les claviers. Le toucher compte sur un piano, sur un orgue. Sur un synthétiseur, la finesse de ton jeu, de tes doigts ne signifie plus rien. Tu peux jouer aussi fort que tu le veux, ce sera toujours au même volume. Je suis peut-être un peu en retard, mais j'ai aussi trois têtes d'avance, car personne d'autre ne fait plus mes sons : ils ont oublié ! Tous les guitaristes aujourd'hui sonnent légers, transparents, sans substance. Et ça n'empêche pas ma musique de sonner moderne. La technologie utilisée aujourd'hui n'a pas de résultats garantis. On dirait qu'on veut à tout prix utiliser le dernier cri. Une fois, j'avais un disque qui venait de sortir, et j'ai voulu acheter d'autres albums qui paraissaient en même temps, pour comparer. Je crois que c'était à l'époque du "Black and Blue" ou du "It's only rock and roll" des Rolling Stones. Mais ils sonnaient tous comme des casseroles. Ça faisait juste : pof-pof. J'ai vite repris les premiers Stones, et là on entendait tout, un son entier. Il y a des choses

qui m'échappent, comme ça".
- Tes musiciens actuels, d'où viennent-ils ?

Chris Spedding : "Anton Fig, le batteur joue avec moi derrière Robert Gordon. C'est un session-man, qui a également fait l'album solo de Jagger, et joue avec Cindy Lauper. Il n'est pas vraiment génial, mais c'est mon préféré. Il a toutes ces percussions sophistiquées, héritées du jazz, mais c'est bien un batteur de rock and roll. J'ai bien essayé des batteurs de jazz, mais ils n'ont pas cette puissance. Carter Cathcard, le bassiste m'a été recommandé par Anton. Je suis très difficile avec les bassistes, et en studio, lorsqu'ils rentrent chez eux après avoir terminé leur partie, je réenregistre par dessus ! D'ailleurs, sur la plupart de mes disques, c'est moi qui joue la basse. Avec lui, il a suffi que je lui donne quelques indications, et ce qu'il a produit me convenait, ce qui est très rare. En plus, il joue très bien des claviers. Donc, nous sommes trois sur mon nouveau trente, avec Amanda, la femme d'Anton, qui fait les backing-vocals".

- Tu as bien ton idée sur les textes dans les chansons aussi ?
Chris Spedding : "Les textes ne devraient pas être trop personnels, les gens ne devraient pas pouvoir penser que tu chantes sur toi. Il faut que EUX s'identifient à ce qu'ils entendent. C'est très important. Prends "Strawberry Fields Forever", des Beatles. Ils avaient dans la tête un coin qu'ils avaient baptisé "Strawberry Fields". Et quelqu'un qui entend ça se le représente à son tour et de façon différente. Ça n'aurait pas été une aussi grande chanson, si chacun n'avait pu l'interpréter à sa manière. Là est la difficulté d'écrire : pas question d'être trop indulgent avec soi-même, et de ne pas parler que de ses expériences propres. Il ne suffit pas d'exprimer ses sentiments, il faut les faire ressentir par le public. Si tu veux juste parler de tes problèmes, va voir un psychiatre, ou écris tes mémoires. Ça n'empêche pas un tas d'auteurs d'écrire sur eux, alors qu'ils seraient mieux sur un divan ! Ils te parlent de leur trip, et on n'en retient que l'histoire d'un individu pathétique enlaid dans ses galères. Il ne te distrait pas, or c'est ce que je recherche : l'entertainment ! Comme dirait un romancier, mes personnages sont

construits à partir de plusieurs traits de caractères, et mes chansons découlent d'expériences multiples. Quand j'ai écrit "Counterfeit", une chanson sur l'abandon, quand tu ne vaud plus rien. Les paroles étaient écrites depuis un moment. A l'époque, j'habitais avec une fille, qui lorsqu'elle vit le texte pensa qu'il s'agissait d'elle. Voilà pourquoi c'est faux de vivre quelque chose et d'en faire une chanson".

- Si je comprends bien, tu n'apprécies pas trop les gens qui chantent leurs expériences ?

Chris Spedding : "Ça peut marcher parfois, mais ce terrain est dangereux. Si tu as tendance à te dorloter, si tu es un peu imbu de ta personne, ça peut être intéressant, mais (silence), tu ne sais jamais ce que tu révéles ! Tu crois livrer un détail, et c'est un autre qui passe. John Lennon dit dans une de ses dernières interviews, à propos de "How do you sleep" que cette chanson pouvait sembler porter sur Paul McCartney, mais qu'en réalité, il parlait de lui. Il ne l'avait pas réalisé. Il l'avait écrite en pensant à Paul, mais plus tard réalisa que tout ce dont il l'accusait, il en était, lui, responsable. Lorsque tu écris une chanson, tu parles TOUJOURS de toi, voilà ce que Lennon a conclu. Quand j'écoutais "Blonde on Blonde", à sa sortie, c'était sur un vieux pick-up. Je ne comprenais que très mal les textes, mais ils me plaisaient. Et lorsque je me suis procuré le song-book, quelle déception ! Je n'avais compris que la moitié des mots, et je préférerais ce que je croyais avoir compris ! Une grande chanson, c'est lorsque chacun peut se faire son propre cinéma. Voilà une autre histoire marrante, à propos de ma chanson "Hey Miss Betty", sur l'album "Guitar Graffiti". On la jouait beaucoup avec Robert Gordon. Et souvent les gens venaient me voir après, pour me dire : cette chanson "Hey Chris Spedding" est merveilleuse. Tu me vois, écrire une chanson qui s'appellerait : "Hey Chris Spedding ?".

Non.
José RUIZ

GentlemanrockeR

TAV EST UN HOMME DE GOUT

J'ai déjà fait ça dans des chambres d'hôtel. Ou à la réception. Dans des halls d'aéroport ou autour d'un demi-moussu. Mais jamais sur le siège avant d'une Chevy 57. Le cuir est moelleux, le tableau de bord briqué au net, et la Pompadour rebondit sur son front. Une moustache chaplinesque distingue son profil de gentleman : Tav Falco est un homme de goût. Tiré à quatre épingle dans un costume fin, à la scène comme à la ville, Gustav et sa Panthère était venu fouiner à la sortie du Cat's Club, lesté de sa rapière favorite. Ce bout d'homme (1m65 au garrot ?) n'a rien dans le civil d'un truculent exalté comme sa musique cinoque pourrait le laisser penser. Pour lui, le rock and roll est presque une science exacte, et il l'aborde comme un savant fou expérimentant dans ses alambics la formule la plus explosive. Bribes de soul, précipités de rockabilly, extraits de blues, ses mélanges déconcertent. Car il les larde toujours de saillies inattendues, d'emportements de feedback, de ces traits d'inocongru qui font l'esthète. Ce qu'on peut aimer chez les louffingues, c'est qu'ils ont leur idée, forte d'une culture consistante, du rock and roll. Une idée qui rend inconcevable le dance-mix. Question de dignité, vous avez déjà entendu "I'm on my rocket" sur (S) HIT FM ? C'était bien la première fois que ça m'arrivait : une interview dans une T.Bird. Lustrée comme une jument, on ne voyait que son capot noir et ses chromes rutilants dans East 13th Street.

Tav Falco : "Les Panther Burns sont venus à New York pour quelques concerts, à cause de tous les endroits pour jouer que l'on n'y trouve, des lieux alternatifs. On a commencé à y venir en 1980, à cause de toute cette activité alternative. A cette époque là, on faisait également des apparitions sur des programmes de télé underground. Ça nous a permis de rencontrer des gens, musiciens, artistes... Et nous nous sommes retrouvés avec des projets pas forcément communs mais simultanés. Des groupes comme DNA, qui sont séparés aujourd'hui, ou James

White and the Blacks, James Chance et les autres. Nous avons rencontré ici des gens avec lesquels nous partageons des idées.

New York est un océan pour l'art alternatif, le genre d'activité qui plaît à Panther Burns : musique alternative, cinéma alternatif, voilà notre univers. Cela a permis à Panther Burns de se distinguer en proposant une musique issue de son propre environnement culturel à New York, voilà notre particularité et c'est ainsi que se sont opérées les connections. Panther Burns essaie de rester à l'écoute de tout ce qui se passe. On aime l'agitation"

PANTHER BURNS

Si on présentait le groupe aujourd'hui ?

Tav Falco : "Dans Panther Burns, il y a Bob Fordice (orthographe non garantie, NDLA) de Memphis, qui joue de la batterie. A la guitare, c'est George Rayneke (même chose) de New York City. Il vient à Memphis quand nous y jouons, et c'est quelqu'un qui connaît le Sud. Ce n'est pas un curieux, venant de New York juste pour quelques concerts. Voilà trois ans que nous travaillons avec lui, mais il n'est pas encore sur les disques".

- Parlons du "Shake Rag" EP justement.

Tav Falco : "Nous l'avons fait avec Jim Dickinson à Memphis, avec à l'origine, l'idée d'un projet très minimal, très instrumental. Il n'y a que trois personnes sur le disque. Sur le précédent ("Sugar Ditch Revisited"), nous avions les gens des Memphis Horns, des Bar Kays, et d'autres satellites autour de nous, Andrew Love et Ben Coley, qui jouaient des cuivres. Ainsi que Doug Garrison qui jouait des bongos. Bref, des gens de Memphis qui nous donnaient un coup de main. Et moi, évidemment, à la guitare et au chant. Nous avions avec nous également Lorette Velvette, au tambourin, à la guitare rythmique et aux vocaux sur quelques titres. En outre, elle fait également partie d'un groupe féminin de Memphis appelé The Hell Cats. Elles doivent leur nom au film de H.G. Lewis "She Devils on Wheels".

TAV



FALCO

Tu n'as pas vu ça ? C'est l'histoire d'un gang de filles à moto, avec chaînes et tout, et elles zigouillent les mecs. Elles ont toutes des Harley Davidson ou des anglaises, Norton, B.S.A., et ça se passe en Floride. Moi aussi, j'étais dans un film appelé "New York Beat", produit par Glen O'Brian voilà trois ans. L'accueil du monde underground a été favorable".

- Panther Burns est stabilisé aujourd'hui ?

Tav Falco : "Oui, nous nous éclatons bien avec le groupe. Je pense que notre son est plutôt costaud. Et nous sommes plutôt un groupe de scène, nous aimons jouer pour le public. Mais nous avons connu des temps assez difficiles. Parce que nous ne sommes pas un groupe sans histoire, le genre tout prêt, qui connaît parfaitement les chansons qu'il va jouer. Dans nos concerts nous préférons laisser venir".

- Tu sembles apprécier particulièrement la vie à New York. Kay Eric y est pour quelque chose ?

Tav Falco : "Lui, c'est le seul à ne pas être un gars du Sud. Il vit ici, mais joue avec le groupe partout. C'est le personnage central de Panther Burns à sa façon. Un petit côté poète, hérité de l'East Village. On peut dire que d'une certaine manière, Panther Burns est un produit de Memphis, du Mississippi et des turbulences des sixties. Mais nous avons également une sorte de relation, un rapport direct avec tout ce qui s'est passé dans ce East Side de New York. Nous avons fait plusieurs "performances" dans cette partie de la ville. Parce que nous partageons des visions artistiques avec des acteurs, des musiciens, des cinéastes du Lower East Side de Manhattan. En dehors de Memphis, New York est comme un refuge pour Panther Burns".

- Alex Chilton me disait que Memphis était une ville morte aujourd'hui.

Tav Falco : "La position d'Alex ... c'est qu'il ne se passe rien nulle part, sauf où Alex se trouve. Voilà une position qui se tient mais si tu veux aller y voir de plus près, et écouter la musique de Memphis, tu la trouveras. Elle est toujours là. Beaucoup de gens viennent en touristes, et l'establishment musical y est toujours difficile à vivre. Lorsque les gens viennent à Memphis, ce qu'ils y voient, c'est un environnement musical malade du commercialisme. Mais en y pensant, et en cherchant un peu, on trouve une scène alternative très vivace à Memphis, petite mais bien vivante. C'est vrai qu'il pourrait se passer beaucoup plus de choses. Mais cela n'est pas un désert musical, non. Je crois que c'est un endroit agréable pour y faire de la musique. Alex Chilton y enregistre, moi aussi, et les conditions de travail sont idéales".

THE PRODUCER

- Parlons de Jim Dickinson.

Tav Falco : "Il est notre producteur à Memphis. Nous enregistrons aux studios Sam Phillips, avec Rolin Janes, notre ingénieur du son. Lui est toujours là depuis l'époque des disques Sun. Il a fait des parties de guitares sur plus de Sun Records que tu ne peux imaginer.

Pour en revenir à Memphis, c'est d'y faire des disques qui nous excite le plus. Cette ville a connu une activité rare du temps des disques Stax également, dans les sixties. Et on a du aller trop loin ; ça commençait à trop sentir les dollars. Mais il se passe la même chose partout. Regarde à New York : c'est pareil. Après que la vague soit passée, les gens se retrouvent à trainer dans la rue, des gens qui avaient du succès pourtant, Panther Burns inclus. Alors il faut se débrouiller tout seul".

- Que veux-tu dire ?

Tav Falco : "Dans ces moments ... difficiles, que ce soit à New York ou à Memphis, tu retournes vers ta musique, et tu t'y barricades. Quelque soit ton moyen

d'expression, le cinéma, la musique, l'enregistrement, peu importe. Quand c'est dur pour nous, on se ressaisit vite et en se tournant vers notre musique, on s'en sort. C'est notre philosophie, c'est ainsi que nous essayons de travailler".

- Tu ne m'as pas beaucoup parlé de Jim Dickinson. Si on y revenait.

Tav Falco : "C'est un réel privilège que de travailler avec lui. Il est une des premières inspirations pour Panther Burns. Panther Burns est le seul groupe dont j'ai jamais fait partie. C'est un concept. Au début, nous avions décidé Alex Chilton, Jim Dickinson et moi de faire Panther Burns. Le nom vient de celui d'une plantation dans le Mississippi. Il nous semblait adapté pour un groupe de Memphis jouant de la musique de type incendiaire et différente. C'est ce que nous continuons de faire parce que pour nous, le early rock and roll de Memphis, c'est une forme d'art alternatif. A l'époque, le rock and roll n'était pas plus accepté à Memphis qu'ailleurs ; une grande partie de la musique qui s'y fait encore de nos jours n'est pas mieux accueillie par l'establishment, sauf s'ils y voient la jolie couleur des dollars. L'argent a la même odeur à Memphis que partout".

- Le mot de la fin, Tav ?

Tav Falco : "Nous ne sommes pas complètement là-dedans pour l'argent".

Précision nécessaire.

José
RUIZ

DISCOGRAPHIE

TAV FALCO'S PANTHER BURNS
-She's the one to blame EP (1981)
-Train kept a rolling / Bed Headed woman EP (1981)
-Behind magnolia curtain LP (1981)
-Blow your top (1982)
-Live Cassette (1985)
-Sugar ditch revisited LP (1985)
-Shake rag EP (+ Free live LP) (1986)
-TBA / Tram 7" (1987)
-Chalk house LP (1987)
-Chalk house + Shake Rag CD (1987)

PIANO SAURUS



Quand Pianosaurus part en tournée, ils n'ont vraiment pas besoin d'un semi-remorque pour transporter leur matériel, une Fiat 500 fait largement l'affaire. En effet, Pianosaurus joue sur... des jouets.

Ces newyorkais, qui ont démarré il y a quatre ans, ont écumé tous les clubs newyorkais avant d'entrer en studio avec Peter Holsapple des Db's (qui a également travaillé avec Alex Chilton) pour enregistrer leur premier mini-album : "Groovy Neighborhood".

A l'écoute du disque, on s'aperçoit que l'utilisation des jouets n'est pas seulement un gimmick ; ils ont vraiment trouvé un son et les compositions d'Alex Garvin sont des petits bijoux. D'ailleurs, les animateurs des Transmusicales ne s'y sont pas trompés ; à l'écoute de la cassette du disque, ils ont tenu absolument à les programmer le 11 décembre dernier, ce fut la révélation. Il y a longtemps que l'on n'avait pas vu un groupe aussi frais sur scène.



BONDAGE

N'AYEZ PAS HONTE DE CRIER
CELA AIDE A FAIRE TOMBER
LA TENSION



RECORDS

ENCORE PLUS MECHANT
QUE STALLONE ET
SCHWARZENEGGER REUNIS

LUDWIG N°88

HOULALA 2 : LA MISSION



TOUR DE BISCEPS : 30 CM

PALMARES : 19 TITRES

45 TOURS ALBUM K7

BONDAGE RECORDS 70 RUE ROMAIN ROLLAND 91550 PARAY VIEILLE POSTE

3 99



GO VEGETABLE GO
45 TOURS ALBUM K7

UN FRANÇAIS PARLE...

LES MEMOIRES DE DE GOAL

J eudi 20 Novembre - 17H08.

Quelque part dans Paris... Après un premier rendez vous raté le 11 Novembre (pour cause d'armistice!), Charles De Goal est enfin présent à l'appel. Je vais enfin tout savoir, ou presque, sur cette mystérieuse personnalité, auteur de quatre albums aussi passionnants qu'intrigants. Ici l'ombre...

- On va commencer d'emblée par une question embarrassante : Pourquoi Charles De Goal ?
Charles De Goal : "J'avais dit que j'étriperai le prochain qui me poserait cette question ! En fait, il n'y a pas vraiment de raison. C'est uniquement une affaire de sonorité. Il a une portée internationale et il reste gravé dans les mémoires."

- Les mémoires de De Goal ?
C.D.G. : "Oui, c'est ça. La France, c'est De Goal et je suis la France!"

- On te sent partagé entre deux tendances : une attirance pour une musique pop très dansante du style "Retour au dancing" et une musique beaucoup plus sombre et plus dure, un peu la même démarche que des groupes comme Wire ou XTC ?
C.D.G. : "En effet, ces deux groupes font partie de mes influences. Mais plus que des influences, je pense qu'il s'agit de démarches similaires. A savoir que je ne cherche pas à copier ces gens-là mais il s'avère que quand je fais quelque chose, cela sonne un peu comme eux. Wire surtout."

- Et pourquoi des reprises dans tous tes albums ?
C.D.G. : "Parce que j'adore ça et à la limite, j'aimerais faire un album uniquement de reprises. J'aime beaucoup triturer des vieux morceaux. Cela fait un équilibre !"

- Comment De Goal concocte-t-il un morceau ?
C.D.G. : "Je commence d'abord par les textes. J'en ai toute une flopée qui sont tout prêts et après je compose la musique. Pour cette dernière, je dois dire franchement que je ne compose pas comme un musicien classique. En général, le morceau vient tout de suite. Je ne fais pratiquement jamais de maquette. C'est toujours le premier jet."

- Pour en revenir aux paroles, d'où te vient l'inspiration ?
C.D.G. : "Le plus naturellement possible ! Souvent des réactions face à ce qui m'entoure. Cela peut

être aussi bien l'actualité que l'état dans lequel je me trouve par rapport à certaines choses, à des gens. C'est toujours très personnel, autobiographique avec toujours un sens plus ou moins caché."

- Des morceaux comme "Missiles" ou "ICO" sont très militaristes ?

C.D.G. : "Si j'ai pris le nom de De Goal, c'est par dérision. Ce n'est pas militariste que de prendre un tel nom. Ce sont effectivement des chansons inspirées par l'actualité. "ICO" par exemple, parle de la guerre Iran-Irak. Le fanatisme religieux me dépasse..."

- Tes pochettes ont toujours un look très particulier ?
C.D.G. : "C'est l'oeuvre de Philippe Huart avec lequel je jouais dans Coma, mon premier groupe. J'attache une grande importance à tout ce qui est visuel, c'est pour moi primordial."

- Les textes sont en général (de goal) fort intéressants. Pourquoi ne sont-ils pas sur les disques ?

C.D.G. : "Je n'en ai pas éprouvé le besoin. Je pense que dans le dernier disque les paroles sont beaucoup plus audibles que dans les deux premiers. Je ne suis en fait pas très fier de ce que j'écris. Je ne suis ni un écrivain, ni un poète mais enfin, comme on dirait que cela plaît à pas mal de gens, je ferai peut être comme XTC et je les mettrai toutes d'un coup sur le prochain album."

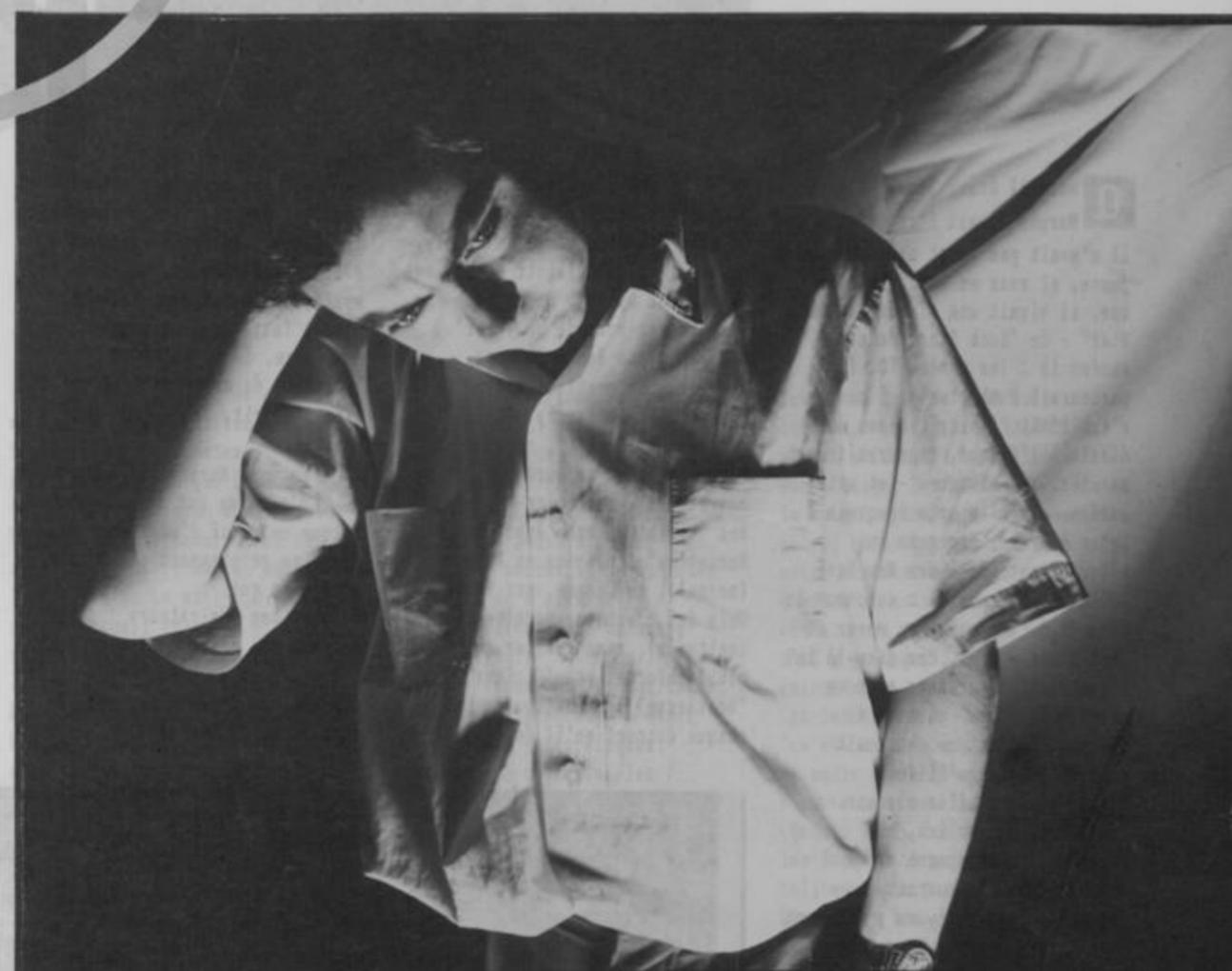
- De Goal et la scène ?
C.D.G. : "L'idée a germé en même temps que le dernier album, cela correspond à une évolution, à un besoin."

- As-tu rencontré des difficultés pour jouer sur scène, ta musique étant assez synthétique ?

C.D.G. : "Au départ, je me suis demandé comment j'allais faire pour jouer live étant donné que sur les disques je fais pratiquement tout. Je me suis aussi demandé si je n'allais pas jouer tout seul avec des bandes enregistrées. En fait, je n'aime pas trop cela. Ce n'est en général ni très intéressant ni très vivant. Il a donc bien fallu se rabattre sur la solution classique d'un groupe. Et comme ma musique est assez étoffée, chacun joue de plusieurs instruments."

- Comment De Goal a-t-il formé sa division ?

C.D.G. : "J'ai connu mes musiciens par l'intermédiaire du bassiste, Patrick Lévy, ancien d'Oberkampf. J'ai rencontré Patrick à l'occasion d'une ligne de basse qu'il m'a faite sur le troisième album. Depuis on a co-composé



certain morceaux."

- Au départ, tu es toi-même bassiste ?

C.D.G. : "Je ne joue plus du tout de basse. Du moins sur scène où je joue surtout de la guitare et je chante."

- Et au niveau vidéo ?

C.D.G. : "On en a fait une au moment du troisième album pour "Technicolor". Elle a été tournée un peu trop rapidement. Le résultat était plutôt marrant mais elle n'est pas beaucoup passée. Pour le moment, il y a des projets mais pas les moyens."

- Parle nous de la manière dont tu enregistres ?

C.D.G. : "On a eu des problèmes avec le deuxième album que l'on a enregistré et mixé en une semaine. Je suis pointilleux dans la mesure où je tiens énormément aux sons. Je ne connais pas grand chose au son et comme je laisse carte blanche à Philippe Huart pour le graphisme, je donne aussi carte blanche à mon producteur. Pour le moment, c'est Patrick Woindrich, quelqu'un que j'avais rencontré lors de l'enregistrement du disque de Coma. Je l'ai retrouvé pour le troisième album et il m'a proposé de travailler dans des conditions normales. Un studio d'enregistrement correct où je peux rester le temps nécessaire sans être pressé. Nous nous sommes très bien entendus et compris. Comme moi, il aime bien les choses

un peu bizarres. Maintenant, j'aimerais bien changer; j'ai envie de travailler avec d'autres gens. Le rêve, ce serait Andy Partridge."

- "Double Face" est sorti en compact. Ton commentaire ?

C.D.G. : "C'est d'abord le son comme en studio. De plus, je suis assez content car il y a peu de CD de rock français. J'ai insisté là-dessus car pour moi, c'était un argument de vente. Le fait qu'il n'y ait pas trop d'équivalents ici. De plus, les gens ne sont pas volés, 65 minutes de musique. 3 titres en bonus."

- L'avenir de De Goal ?

C.D.G. : "C'est d'abord la France ! Puis une tournée européenne (Belgique, Hollande, Suisse, Allemagne, Italie)."

- Tu es en train de prendre le virage d'un artiste à part entière ?

C.D.G. : "Pour le moment, oui c'est vrai. J'ai décidé de me lancer plus à fond là-dedans mais peut-être qu'effectivement je vais totalement m'ennuyer dans très peu de temps. Je suis quelqu'un qui se lasse assez vite."

- Est-ce que Charles De Goal a une dernière déclaration à faire aux Françaises et aux Français ?

C.D.G. : "Eh bien, j'espère qu'ils me comprendront un jour !"

- Merci Charles De Goal. Moi en tout cas, je vous ai compris...

DISCOGRAPHIE

ALBUMS

- Coma (Flamingo Records) (bassiste du groupe)
- Algorithmes (Rose 2)
- Ici l'ombre (Rose 7)
- New Rose 82 (compilation Rose 9)
- New Rose 83 (compilation Rose 17)
- 3 - (Rose 48)
- New Rose 85 (Rose 50)
- Double Face (Rose 96)
- Play New Rose for me (compilation Rose 100)
- 66/70 Garage Compilation (GAR5)

SINGLES & MAXIS

- Technicolor (New 50) - 7"
- Retour au dancing (New 75) - 12"
- Retour au dancing (New 77) - 7"
- Compact discs :
- Double Face (Rose 96 CD)

Philippe BOSS
(avec la collaboration d'Edwige P.)

UN AMERICAIN A PARIS

Quand il était jeune, Elliott Murphy devait être odieux. Il n'avait pas vingt ans, ou tout juste, et sans en être vraiment une, il vivait une vie de "Rock Star" - de "Rock Star" de ces années là : les années 70. Il parcourait Manhattan en limousine, s'habillait "flashy", comme on disait à l'époque, traversait les parties, ses managers - et puis, pardon, pas n'importe lesquels ! Leber & Krebs, des gens qui s'occupaient aussi des New York Dolls et d'Aerosmith : au coeur du Rock US de l'époque, au coeur du Rock Biz ! - bref, ces gens-là lui négociaient de grosses avances avec de "grosses" maisons de disques (Elliott en changeait souvent -déjà) qu'Elliott s'empressait d'aller claquer en limousine, en parties, en fringues, en champagne et en soupers fins. Il ouvrait le journal : les critiques y disaient tout le bien qu'ils pensaient de son dernier album - et son dernier album était toujours excellent - ce qui explique l'acharnement de si "grosses" maisons de disques à signer les unes après les autres pour de si "grosses" sommes quelqu'un qui, au bout du compte, sur le papier, vendait si peu. Dans le journal et dans la tête des directeurs de label, on lisait : "Elliott Murphy est le nouveau Dylan". Et s'il était inconnu du conducteur de bus ou de la dactylo, les maîtres d'hôtel avaient toujours une table pour lui, les barman savaient quoi lui servir et, du lever au coucher, il ne rencontrait que des gens pour qui il était "quelqu'un", voire le "nouveau Dylan" - en tout cas, un genre de poète prodige dont on recueillait scrupuleusement les "mots", les épigrammes et même parfois les silences - forcément éloquentes ! Alors, à force, Elliott devait finir par croire, même par intermittence, ce qu'il lisait dans leurs yeux : "poète du Rock", "nouveau Dylan", "Enfant prodige", etc...

Il a dû forcément croire aussi, que sa vie allait durer comme ça : une vie de Rock Star qui, par dérogation spéciale, serait autorisée à ne pas partir en tournée et à ne pas vendre de disques.

Elliott Murphy devait être odieux. Un jour pourtant, Blop! Fin du rêve. Réveil douloureux. Les "grosses" maisons de disques, jurant à qui voulait les croire

qu'on ne les y reprendrait plus, décident d'arrêter les frais. Dans la tête des directeurs de labels, on ne lit plus: "Elliott Murphy est le nouveau Dylan". On lit : "Débarassez-vous de ce loser". Sous la plume des critiques, pourtant, on continue à lire du bien d'Elliott Murphy. Et la légende, le "culte", commencent, encore vivaces aujourd'hui, entretenus - le croira-t-on-par des "Elliott Murphy Appreciation Societies" déployées en France (normal), au Canada, aux Etats Unis (et c'est paradoxalement plus inattendu), sans oublier ce "fan club" informel et officieux qui "bootlegue" systématiquement chaque concert qu'il donne en

"volume" (il reste à l'évidence en Occident des gens qui logiquement devraient acheter des disques d'Elliott Murphy et qui, pour de mystérieuses raisons, trouvent pire à faire de leur argent), rencontre, donc, sinon en "volume", du moins en principe et dans l'esprit, le "succès qu'il mérite".

Cest que Murphy, le bougre, ne s'adresse pas à tout le monde. Et que ceux qui l'admirent, mine de rien, ne se prennent pas pour n'importe qui. Murphy, ses admirateurs : autant de gens qui ne se contentent pas d'écouter du Rock - de danser, de draguer, je ne sais pas moi, de se saouler en en écoutant.

"suivre" les disques d'Elliott Murphy (ses premiers disques par exemple, quelle bousculade ! Tout est "rock", tout à coup ; tout le monde danse : Morrison, Brian Jones, mais aussi Fitzgerald, Rimbaud, Anastasia Romanoff, etc). Des disques d'hommage et de glose, enregistrés pour mettre le Rock en relation avec d'autres images, d'autres mots, d'autres formes d'art (le mot maudit!) ou d'expression (d'"expre"-quoi ?!), attester de son importance -de l'importance du "phénomène", explorer et révéler la richesse de ses mythes incarnés (le Rock Biz, les Rock Stars, les Fans) ou fantasmés (l'argent, la gloire, l'amour), des disques enregistrés

Voilà pourquoi les paroles de certaines de ses chansons ressemblent à de la critique rock "bien écrite" -en vers! avec de la musique. Et voilà pourquoi les critiques ont toujours adulé Murphy : comme Costello, il est des leurs.

Voilà pourquoi les personnages de ses chansons jouent des disques des Rolling Stones ou des Doors pendant la chanson, ou écrivent à la star ou se fringuent comme elle ou vont au concert poser au pied de la scène. Voilà pourquoi ses chansons empruntent si souvent le point de vue du "consommateur" (éclairé) et voilà pourquoi les Rock Fans (appelons comme ça les gens qui sont passionnés de Rock & Roll avant de préférer l'une ou l'autre de ses figures) ont toujours chéri Elliott Murphy : comme Patti Smith, et plus dignement qu'elle, il est comme leur ambassadeur au pays du vinyl - Rock Fan le jour, Rock Star la nuit (ou l'inverse, ou les deux), chargé d'accuser réception des signaux qu'ils envoient ou de reconnaître la place qu'ils occupent dans la Ménagerie Rock; dans le Rock-acteurs, pas en lisière -client... Voilà, entre autres, pourquoi ils aiment Elliott Murphy : pour les chansons qui ressemblent au journal intime qu'ils n'écrivent pas - en vers ! Et en musique.

Dans ces conditions, il y a des choses qu'Elliott Murphy n'a jamais faites pendant -ou "pour" sa carrière :

Demander au public de taper dans ses mains

de chanter avec lui ou d'allumer des briquets. Car le public d'Elliott Murphy, critiques ou Rockers avertis (et un rocker averti en vaut... Pff ! Plus que ça, encore) ne fait pas ces choses-là.

Si bien qu'aujourd'hui, Elliott Murphy n'est pas odieux, il n'est pas aigri non plus. Elliott Murphy n'aura pas été le "Nouveau Dylan". Et même si je crois qu'on peut affirmer sans risques qu'il ne sera jamais N°1 au Top 50, ce n'est certainement pas un "loser". Comment le serait-il ? On ne perd que quand on veut gagner. Or, Elliott Murphy partage avec son public l'idée qu'"en Rock & Roll (comme on dirait "en religion"), il n'y a rien à gagner. Une seule chose compte vraiment : (d'une façon ou d'une autre) y participer.

Laurent Chalumeau



Italie - un fan club à l'italienne... Dans les bulletins que ce petit monde édite - en plus des nouvelles qu'écrit Elliott Murphy et de nouvelles d'Elliott Murphy, on voit revenir cette question, souvent formulée en termes désespérés : quel est donc ce monde où Elliott Murphy ne reçoit pas le succès qu'il mérite ? Et que vaut -vaut-il la peine de vivre- dans un monde où Elliott Murphy n'est pas une superstar ?! Questions mal posées. Auxquelles on serait tenté de répondre qu'Elliott Murphy n'est pas une superstar parce qu'il n'est pas fait, qu'il n'a rien fait, pour ça. Qu'il semble déjà miraculeux qu'il ait pu tricher si longtemps avec les règles de fer d'un Business sans pitié. Ou que, oui, Elliott Murphy rencontre, sinon en

Non. Ils y apensent. Ils y réfléchissent. Ils "discutent", comme d'autres "parlent politique" ou alimentent des polémiques littéraires. Littéraires ? Les gens qui aiment Murphy sont généralement des gens qui lisent attentivement les critiques, ont leur(s) critique(s) préféré(s), prennent ce qui s'écrit sur le Rock à coeur et au sérieux et ne s'offusquent pas qu'on puisse développer une "approche" intellectuelle (pas de guillemets à intellectuelle, on remarquera) du Rock et de ce qui va avec. Ces gens là fréquentent les disquaires "parallèles", collectionnent les disques, ou "s'intéressent" au Rock comme ils sont aussi "passionnés" de cinéma ou amateurs de littérature américaine. Heureusement pour eux ! Comment feraient-ils autrement pour

comme Peellaert et Nick Cohn ont peint et écrit "Rock Dreams" ou comme d'autres sont devenus "Rock Critiques" exprès, convaincus qu'à leur âge et à l'heure qu'il était, c'était ça qu'il fallait écrire, des disques qui procèdent de l'intuition que le Rock peut après tout aussi faire l'objet d'une curiosité intellectuelle (toujours sans guillemets), constituer l'un des ingrédients indispensables de la culture "multi-médias" et encanaillée de l'honnête homme de nos années fourre-tout, l'intuition que Fitzgerald en 1970 aurait fréquenté Jagger et Warhol, composé des chansons ou vendu des nouvelles à "Rolling Stone" -voire que Proust en 1977, faute d'aristocratie, aurait choisi le Rock Biz comme micro-climat, prisme et métonymie (Quoi ?! Qui ici a encore peur des mots ?!).

LES VALENTINO

Dans le sommeil heureusement agité du rock français, les VALENTINO sont peut-être le rêve au naturel qui parle dans une autre langue : la leur, toutes leurs guitares (comme un congrès de pickers de Nashville se reconvertissement au "moderne") ne jouent qu'une musique : la leur. C'est pour cela que le rock des VALENTINO n'est pas d'une évidence morne : ils n'ont pas des références scotchées sur leurs amplis, ils ne font pas de poses "à la manière de"; leur unique souci ce sont ces chansons tellement personnelles que porte la voix parfaite d'Eric Gervais (guitariste et chanteur : la manière de chanter d'un Polnareff qui aurait été punk et non hippie).

Cela fait des années que ce groupe de Caen se sent dégagé de toutes les obligations et de tous les clichés, qu'il ne joue plus au rock, mais son rock : un groupe libre. A l'usure de leur précieuse discographie (deux simples et maintenant deux albums), ils nous livrent un rock adulte... enfin. La maturité ne s'improvise pas; cela fait dix ans qu'Eric Gervais et Bernard Beuneiche (basse et vocaux) jouent ensemble et Bye Bye Turbin, leur premier groupe, était une redoutable machine de guerre qui collait sa haine à l'époque (-1977- leur colère et leur discours étaient des plus "concernés", Clash pour modèle). De Bye Bye Turbin, séparé en 1980, il nous reste deux 45 tours édités sur le label "Sweet Harmony" de Caen; deux témoins exacts d'un moment privilégié ou la haine de certaines valeurs recouvrait d'autres passions.

Quand en 1982 Eric et Bernard engagent un batteur (Patrick Pannier) c'est pour fonder les VALENTINO, un groupe qui ne renie rien mais qui propose quelque chose de différent et de plus émotionnel (peut-être la mise à nu de ce que certains punks dissimulaient sous l'armure). Les VALENTINO sont quelque chose de très fort avec un charisme évident, des choses à dire et la manière juste de les présenter. Toutes ces qualités que l'on

retrouvera sur leur premier simple (Mati/Mort à l'ambulance - sorti en 83 sur le label Pee-Wee production). Mati est une chanson puissante; balade hors des temps et des modes, elle ne peut qu'émouvoir et séduire, beaucoup se feront piéger par ce texte et cette mélodie irréprochable... de la poésie, si ce mot voulait encore dire quelque chose. Grâce à Mati, les VALENTINO vont réellement gagner des fans qui, un peu partout, ne feront que s'abreuver de ce fichu simple; en se disant que le français est la langue la plus juste pour décrire les émotions.

Le trio ne veut pas se perdre sur scène; Eric et Bernard ont encore en mémoire ces tournées avec Bye Bye Turbin et les tensions inévitables qui minaient la vie et la musique du groupe. S'ils réussissent leurs concerts, c'est aussi parce qu'ils les choisissent, les VALENTINO se doivent d'être écoutés et l'acoustique des salles n'est pas toujours à la mesure des ambitions légitimes des musiciens.

Le fait des VALENTINO, ce sont d'abord leurs disques, qu'ils travaillent longtemps mais réussissent toujours; à l'image de leur premier 33 tours, tout simplement appelé "VALENTINO". Avec ce mini-L.P., leur raison commence à être entendue; ils devraient servir d'exemple à tout ce rock qui se satisfait de brouillons et de citations mal copiées. Les six titres de ce disque sont un combiné de sûreté et d'intelligence : jamais une note ou une phrase de trop. "VALENTINO" est cependant d'une richesse inhabituelle, finitions parfaites (ces guitares lumineuses et sans reproches qui semblent inventées pour eux), élégance du verbe (cette voix sans effets qui fait tant d'effet : un vrai chanteur), un disque de séducteurs pour oreilles fines et âmes sensibles. Dès "La Tzigane", le premier morceau, on sait que ce que proposent les VALENTINO est totalement original : six cordes électriques et acoustiques, pointes de mandolines, clarté du son, langage plein de lucidité et

de fragilité; le rock de ce pays ne nous a jamais habitué à tant de finesse et de délicatesse. Il est à noter que Dominique Labouée (des DOGS) participe au mixage et qu'un joueur de pedal-steel est appelé en renfort sur un morceau ("ce matin"). Le mini-L.P. reçoit un bon accueil critique et la réputation du trio dépasse enfin le cadre de sa ville natale. Quelques mois après le mini-album, NEW ROSE ressort "Mati" (toujours aussi splendide) couplé à un nouveau titre "Le pays de l'oubli", encore une merveille de justesse et de simplicité - un autre 45 tours; pépite. Et depuis peu, il y a leur nouvel album : confirmation parfaite de ce que leurs efforts passés laissaient entrevoir... les VALENTINO sont un grand groupe, ils viennent de signer un petit chef d'oeuvre de finesse et de savoir-faire... les clameurs ne vont sûrement plus tarder. C'est à quatre qu'ils ont enregistré les titres de ce premier vrai 30 cm (Marco, l'ex-guitariste des ALLIGATORS a rejoint le trio : un virtuose). Ce disque, fait de touches optimistes et de serments d'amour (mais pas l'amour habituel et barbare des lyrics d'ici) est un vrai morceau de bravoure qui échappe à tout classement de genre; c'est juste de la POP illuminée et miraculée. Dès le premier titre, toutes ces guitares à cordes sensibles se mettent à jouer hors du commun et sur un tempo très "swing discret" la voix sans failles d'Eric parle de jeu et d'amour, le ton est donné, ce disque n'est pas comme les autres : il véhicule une présence doublée d'une magie sans pareille. Tout le reste en découle; rêveries et climats étranges que font vivre des instruments parfaitement maîtrisés et particulièrement inventifs (mandoline et violoncelle se glissent parfois au détour d'un couplet), rien n'est évident mais tout est attachant dans ces onze chansons pourtant simples. Rocks légers qui prennent le temps de raconter autre chose, ambiances country qui ne sont surtout pas parodiques (c'est juste "le blues de l'homme blanc"

adapté par un groupe français qui aime les EVERLY BROTHERS); tout ce que touchent les VALENTINO est profondément senti.

Un groupe qui a tant à dire en chansons ne pouvait rester muet. Avec eux l'évocation de quelques mots clés de l'univers rock'n'rollien prend un autre sens; une autre tournure... leurs réponses cassaient des habitudes, c'était déjà beaucoup, c'était vrai : comme leurs disques. A propos des concerts, les VALENTINO : "On ne va pas tourner n'importe où et n'importe comment, on ne veut surtout pas user le groupe et sa musique à ce jeu. L'essentiel c'est de donner de bons concerts dans de bonnes conditions pour le public et pour nous."

A propos du succès, les VALENTINO : "C'est pas le but, mais s'il nous donne d'autres moyens pour

faire des disques et d'exister longtemps en tant que VALENTINO, il est évidemment souhaitable." Sur l'image, les VALENTINO : "On la soigne, parce que c'est la nôtre, qu'on la fabrique avec notre réalité, nos pochettes de disques ou notre comportement sur scène... on est pas des tricheurs, s'il y a image, il n'y a pas calcul".

Les influences ? -les VALENTINO- "on vit avec la musique; la nôtre et celle des autres, on est conscient de nos influences (Ronnie Bird, les Stones, Dylan ou les Everly...) mais elles sont tellement variées qu'elles brouillent les pistes". Tout cela, et bien d'autres choses encore, collait admirablement avec leurs refrains : intelligents.

Frere Agile



SUPERSONICS

L'histoire rock aime jouer des tours de cochon. Pensez aux Stooges qui vendaient plus de disques en 1977 qu'au moment de la sortie de "1969" et "Fun House". Ou au Velvet à propos duquel on peut se demander ce que foutaient à l'époque tous ceux qui aujourd'hui se prétendent leurs fans de toujours. Mais jamais l'ironie du sort n'aura été aussi flagrante que dans le cas des Sonics, aujourd'hui cent fois plus populaires que pendant les quelques années de leur brève existence.

John Lydon, Bruce Springsteen, Joey Ramone, Keith Richard ou Pete Townshend (pour ne nommer qu'eux) : on ne compte plus ceux qui les citent comme une influence majeure et leurs noms ne cessent de ressurgir dans la foulée de pointures telles que les Stones, les Kinks ou les Beatles. Et il serait illusoire de vouloir dresser la liste complète des groupes qui se sont attelés à la reprise de l'un ou l'autre de leurs morceaux. Un peu comme si dans vingt ans les musiciens de l'an 2000 déclinaient leurs sources d'inspiration en alignant les noms d'Eurythmics, Prince et, mettons, les... Coronados. Parce que faut pas rêver, les Sonics, même en 1972, étaient encore des obscurs parmi les obscurs : Lenny Kaye, qu'on ne peut pas accuser d'être sourd, allait jusqu'à oublier de les annexer à cette fameuse compilation "Nuggets" qui allait être le point de départ de la redécouverte de l'héritage sixties punk américain.

En dehors du cercle très restreint des initiés (thanks to Alain Feydri de Nineteen pour m'avoir fait découvrir ça en 77 ou 78), le nom des Sonics allait commencer à apparaître régulièrement à partir de 1978, notamment grâce aux reprises. Ce fut d'abord l'album de DMZ (apparemment précédés à ce jeu par les Droogs) dont l'un des meilleurs titres s'avérait être "Cindirella", une reprise à fond la caisse d'un des classiques du



groupe. C'est cependant les Cramps qui allaient avec leur cover sidérante de "Strychnine" accélérer le mouvement. Lux et Ivy expliquant à loisir à qui le leur demandait où ils avaient été pêcher ce morceau de lave en fusion. A partir de là, le mouvement de redécouverte allait prendre une réelle ampleur, des rééditions -de mauvaise qualité certes et toujours rares mais ayant le mérite d'exister- fournissant le matériau de base à la quasi-totalité des grands groupes de rock n'roll de la période 80-85. Barracudas, Dogs, Nomads, Flestones, Coronados, Play-Boys,

Snipers, Chesterfield Kings, Lyres et une foultitude d'autres se sont essayés à "Boss Hoss", "The Witch", "Psycho" avec souvent beaucoup de bonheur. L'origine de cet engouement -outre la valeur musicale des morceaux est difficile à expliquer mais tient vraisemblablement pour beaucoup au mystère qui entoure toujours ce groupe hors du commun. On ne parle pas seulement ici du brouillard dans lequel nage leur biographie : à la limite écouter les disques suffit à deviner entre les lignes (sans sous-entendus) à quoi pouvaient correspondre Gerry Roslie (chant et cris), Larry Parypa (guitare), Andy Parypa

(basse), Rob Lind (sax), et Rob Bennett (batterie). Ce qui est plus difficile à expliquer c'est comment un groupe de Portland, Oregon, perdu dans ce cul de l'Amérique qu'est le North West, ait pu inventer un son aussi avant-gardiste et hors-normes. A une époque de reflux rock n'roll (aux USA il était de bon ton de faire dans le léché, même si cette cleanitude pouvait quelquefois prendre la forme géniale des Beach Boys) les Sonics réalisaient la jonction entre les deux pôles les plus tarés de la musique populaire américaine : le R&B des shouters (Little Richard en tête) et le rockabilly déjanté tendance Jerry

Lee "Killer" Lewis, le tout passé à la moulinette des aspects les plus brutaux du British sound. Un cocktail explosif qui allait devenir la norme de toute la vague punk US des sixties, sans que personne n'arrive jamais plus à un tel niveau de violence.

Aucun groupe, pas même les Cramps ou Jesus et Mary Chain, ne peut se vanter aujourd'hui d'être aussi crûment loin des normes de leurs contemporains que ce que pouvaient proposer les Sonics en ces premières années des sixties. L'autre interrogation tient aussi à leur attitude, encore plus incroyablement à contre-pied que ne l'était leur musique. Quand on se souvient du carcan conformiste qui enserrait l'Amérique de ces années là. Regardez les (rares) photos des Sonics encore en circulation : on est frappé par ces noir et blanc d'une inquiétante sobriété ou cette étonnante ressemblance entre celle au dos de la pochette de "Here are" et une célèbre photo de Simple Minds signée Anton Corbijn. Modernes, les Sonics l'étaient encore plus dans leur jusqu'au boutisme forcené. Pics à glace plantés dans les amplis, danse frénétique de Gerry Roslie, hurlements rageurs et... consommation de produits aussi divers qu'illicites : les Sonics ne pouvaient évidemment contribuer longtemps à ce rythme. A partir de 1966 et leur départ d'Etiquette (leur premier label) pour Jerden, l'histoire touchait à sa fin (on oubliera systématiquement la pathétique "reformation" d'il y a quelques années), laissant place à la légende. Reste deux albums d'une densité et d'une violence inouïe : "Here are the Sonics" et "Boom" dont la réédition récente par New Rose permet enfin de se les procurer sans avoir à se saigner aux quatre veines et avec un son équivalent à celui des originaux. Indispensable, surtout si vous n'étiez pas encore nés au moment où leurs auteurs les enregistraient.

Youri LENQUETTE

LMNOP

Pourquoi le nom de LMNOP, le seul groupe d'Atlanta ont choisi ce nom uniquement pour la sonorité des lettres et aussi parce que cela ne veut rien dire. Une chose est sûre... leurs compositions sont aussi originales et immédiatement identifiables que le nom lui-même. LMNOP est le plus imaginaire et prolifique groupe rock à émerger d'Atlanta. LMNOP ne se contente pas de sortir des disques et de jouer "live", leur créativité s'exprime sous de nombreuses formes.

Plusieurs cassettes, distribution de comics lors de leurs concerts, un magazine conçu entièrement par le groupe, single inclu dans un livret, ainsi que des courts métrages musicaux. Il est toujours délicat de coller une étiquette à un nouveau groupe qui a le seul défaut d'avoir trouvé un son et une identité propre. Quelques points de repère sont malgré tout utiles pour le découvrir. En écoutant LMNOP, on peut penser à Buzzcocks, Husker Du ou les Replacements. L'idéal étant d'écouter le disque pour se faire une juste et réelle idée. A vos platines...

THE FUGS

Il y a un an et demi, nous avons reçu la cassette de l'album live du concert de reformation des Fugs, "Refuse to be burnt out". Pour nous, les Fugs étaient un groupe hippie des années soixante dont les protest songs virulents et le côté anarchiste avaient un certain côté "stage de poterie en Ardèche" bien sympathique mais quelque peu désuet. Par acquis de conscience, en allant dîner avec Chris Bailey qui se trouvait alors à Paris, nous avons mis la cassette dans le lecteur de la voiture, et au bout de quelques minutes, nous étions tous d'accord : cette bande était fabuleuse. Peut-être les Fugs sont-ils de vieux anarcho/hippies, mais quelle pêche, quelle sincérité et quelle musique ! Nous avons pris contact avec Ed Sanders, le leader du groupe, qui

est également un grand poète/écrivain et nous avons rencontré un grand personnage d'une culture et d'une intégrité incroyables. Sa philosophie se résume dans les paroles de "What would", dernier morceau de l'album "No more slavery", sorti au printemps dernier : "Protest to survive". Les Fugs se battent sur tous les fronts, contre l'apartheid, la politique américaine au Nicaragua, Thatcher, Reagan. Ce sont en quelque sorte les précurseurs des Béruriers Noirs; la musique est bien sûr différente, mais le fond est le même.

Les Fugs enregistrent en ce moment leur premier opéra, qu'ils ont créé en Norvège cet été : "Starpeace". Ce double album auquel ont participé plusieurs chanteurs d'opéra et musiciens classiques, sera sans doute l'une des surprises du début 87.

MUDBOY AND THE NEUTRONS

"Known felons in drag" est le premier album de Mudboy and the Neutrons. Pourtant, Mudboy vient de fêter à Memphis son...quatorzième anniversaire ! Formé en 1972 par Jim Dickinson, ils ont mené une carrière très particulière : se refusant à entrer dans le circuit commercial, tous ses membres ont des activités extérieures, et ne comptent en aucun cas vivre des revenus du groupe. Ils se contentent de faire quelques concerts chaque année, la plupart du temps des bénéfices ou des festivals locaux. Ils n'ont jamais joué en dehors de Memphis où ils sont de véritables gloires locales (alors qu'ils sont parfaitement inconnus partout ailleurs).

Les Neutrons, Jim Croseraith, Sid Selridge et Lee Baker sont tous des vétérans de la scène de Memphis. Ils ont été les élèves des grands bluesmen locaux, Furry Lewis ou Sleepy John Ertes, et ont souvent hanté les Studios Ardent à la grande époque de Stax. Quant à Mudboy, alias Jim Dickinson, son pedigree est plutôt impressionnant. Surtout connu en

tant que producteur, tout d'abord du Stax, puis avec Ry Cooder, Big Star/Alex Chilton, les Cramps (sur "Rockabilly Psychosis"), Panther Burns, il est également un très grand pianiste, l'un des préférés des Stones avec qui il a collaboré sur plusieurs albums. Au cours des dernières années, il a participé avec son vieil ami Ry Cooder aux musiques de "Paris Texas", "Streets of Fire", et "Crossroads".

Le repertoire de Mudboy ne comprend que des reprises puisées dans le catalogue Sun, Chuck Berry, le blues, le gospel, la country et John Lennon (tous ses concerts se terminant par "Power to the people") et en fait l'héritier de la tradition des jug bands de Memphis.

Jim Dickinson qui n'avait pas enregistré depuis son magnifique album "Dixie Fried" paru sur Atlanta en 1973, a réussi à prouver, avec "Known felons in drag" combien le respect des traditions était une nécessité, en ces temps de "remix", de "dance-mix" et d'utilisation forcée de l'électronique : quand on écoute ce disque, on respire. Il n'est d'ailleurs pas seul dans sa croisade pour le retour aux sources : Green on Red, les Replacements, Joe King Carrasco, et les True Believers l'ont choisi comme producteur de leurs nouveaux albums, et depuis un an son téléphone n'arrête pas de sonner.

SIRENS OF THE 7TH AVENUE

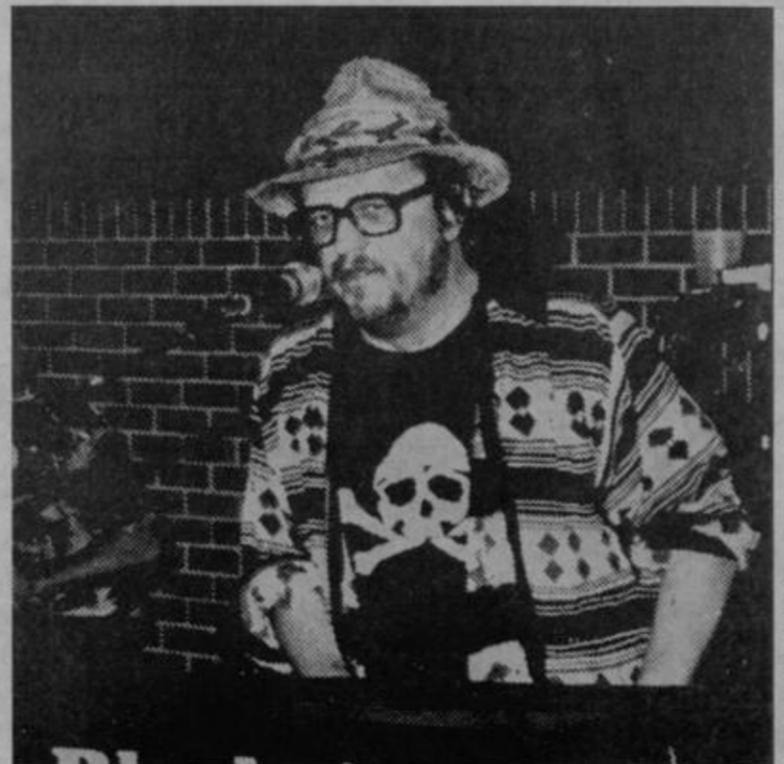
Inspirés par les rêves, la BD, l'amour, la haine, les prophéties, et s'exprimant par le rock n'roll, textes hachés, beat box et des morceaux passionnés comme ceux de Lou Reed, Marc Bolan ou Suicide, les Sirens of 7th Avenue ont produit un premier LP excitant. Le groupe se compose de : Paul Abbott (chant, guitare), Gal Feltar (guitare), Mark Smith (claviers, chant), et FX par Echo Blasters... Ils seront à Paris au Rex Club le 2 Février.



LMNOP



THE FUGS



JIM DICKINSON

PLAY FOR ME

R O S E . I . O . O
NEW ROSE

- TAV FALCO/PANTHER BURNS
- MUDBOY & THE NEUTRONS
- ALEX CHILTON
- THE DEATNIK FLIES
- DIVINE HORSEMEN
- GIANT SAND
- DEAD KENNEDYS
- BLOOD ON THE SADDLE
- IMITATION LIFE WITH EDDIE MUNOZ
- THE BANGSTERS
- SKY S. SAXON
- DINO LEE K.O.W.T.
- THE COUNT
- DRAMARAMA
- WILLIE ALEXANDER
- THE FORTUNE TELLERS
- MAD DADDYS
- REPTILES AT DAWN
- WARUM JOE
- PSYCHE
- CHRIS BAILEY & FRIENDS
- THE SLICKEE BOYS
- THE PRIMEVALS
- SIRENS OF 7TH AVENUE
- CHARLES DE GOAL
- R. STEVIE MOORE

- Oh, How She Dances (Trad)*
- Bo Diddley*
- With A Girl Like You*
- Double 6*
- Voodoo Idol*
- Who Do You Love?*
- I Fought The Law*
- Rauchide*
- I Will Dare*
- Bermuda*
- Don't Slander Me*
- Pushing Too Hard*
- Radio Heart*
- Hitchiking*
- Don't Give It Up Now*
- Bo Diddley Put The Rock In Rock n'Roll*
- New Kind of Kick*
- Chinese Rocks*
- Sex Beat*
- I'm A Gentleman*
- Me And My Uncle*
- Misunderstood*
- Diamonds, Furcoat, Champagne*
- Ultra Violence*
- I Wanna Hit You*
- Say Man*

Bo Diddley
Troggs
Cranys
Bo Diddley
Bobby Fuller
Roky Erickson
Roky Erickson
Steve Sotom
Willie Love
Bo Diddley
Cranys
Heartbreakers
Gun Club
Bo Diddley

S.T.I.L.L. NEW RECORDS